

STUDIA ROMANICA
Bibliothèque de l'Étudiant
I.

CONDITIONS ET LIMITES DE LA
TRADUCTION LITTÉRAIRE:
LE CAS DE *L'ASSOMMOIR* D'ÉMILE ZOLA

par

MÁRIA MAROSVÁRI

KLTE Francia Tanszék
1990

ISBN 963 471 710 1

Felelős kiadó: Lipták András

Készült a Kossuth Lajos Tudományegyetem Könyvtárának
sokszorosító üzemében 300 példányban

Terjedelme: 5 A/5 ív

91-032

**CONDITIONS ET LIMITES DE LA
TRADUCTION LITTÉRAIRE: LE
CAS
DE L'ASSOMMOIR D'EMILE ZOLA**

Un des buts primordiaux de la présente étude consiste à présenter quelques éléments de réflexions concernant les conditions dans lesquelles un texte littéraire français, très connu, admiré pour son efficacité narrative et stylistique, a pu être présenté -en différentes époques- à des lecteurs hongrois. Le texte en question est L'Assommoir de Zola (1877), dont on sait quelle est l'importance dans le cycle des Rougon-Macquart; l'analyse que nous donnerons de quelques-uns de ses fragments sera linguistique et stylistique, dans une perspective soucieuse de contrastivité.

Pour atteindre cet objectif, il est, tout d'abord, nécessaire d'établir et commenter un échantillon significatif d'occurrences parmi les très nombreuses et très diverses locutions utilisées dans l'oeuvre de Zola intitulée L'Assommoir¹. Puis de se doter d'une conception précise et opératoire de la notion même de locution, entité verbale complexe et susceptible de diverses approches linguistiques. Nous retiendrons à cet effet la définition procurée naguère par Alain Rey: "/.../ forme fonctionnelle plus longue que le mot graphique, appartenant au code de la langue, devant être apprise en tant que

1. Désormais, toutes nos références à ce texte seront désignées par un numéro de page, entre parenthèses, emprunté à l'édition de la Pléiade, p.p. Armand Lanoux et Henri Mitterand, Les Rougon-Macquart, Histoire Naturelle et Sociale d'une famille sous le Second Empire, Paris, Gallimard, N.R.F., 1960, t.II, L'Assommoir.

forme stable, et soumise aux règles syntactiques de manière à assumer la fonction d'intégrant au sens de Benveniste."² Le métalexicographe insiste à juste titre sur les confusions qui risquent de s'introduire entre ce terme, désormais défini comme entité de métalangage, et divers "synonymes" avec lesquels la langue ordinaire -sans conscience critique- a l'habitude de le confondre. L'univocité de la définition est un garant de la rigueur avec laquelle on peut employer ce terme comme expression d'un concept linguistique: "On pourrait dire la même chose d'expression, mais une distinction réapparaît pour peu qu'on mette l'accent sur la genèse. Locution, du latin locutio, de loqui, "parler", est exactement "manière de dire", manière de former le discours, d'organiser les éléments disponibles de la langue pour produire une forme fonctionnelle. C'est pourquoi on peut parler de "locutions adverbiales" ou "prépositives", alors que ces mots grammaticaux complexes ne seraient jamais appelés expressions. L'expression est cette même réalité considérée comme "une manière d'exprimer quelque chose", elle implique une rhétorique et une stylistique, elle suppose le plus souvent le recours à une "figure", métaphore, métonymie, etc. C'est ici le sémantisme, avec ses complexités, son jeu entre contenus originels et effets de sens, qui est évoqué, plus que la forme linguistique. Ces distinctions concernent d'ailleurs de simples tendances, et les limites entre locution et expression, entre ces deux termes et énoncé fréquent ou codé, ou avec tournure et idiotisme, ne sont ni franches ni nettes."³. Ajoutons: et c'est heureux!... car la difficulté de l'identification réside intégralement dans cette dissymétrie qui oppose une construction figée, perçue et identifiée en tant que telle, et la possibilité d'une interprétation plurivoque du sens, dès lors que les discours dans lesquels s'intègrent cette forme rendue statique sont, eux-mêmes, générateurs d'une pluralité de significations. L'image stéréotypée s'exprime généralement sous la forme d'une locution figée, mais, si la production de cette image relève de l'intuition linguistique du sujet locuteur, rien n'interdit au sujet récepteur la possibilité de réinterpréter proprement le sens de l'expression, en écartant son sens figural, si ce ne sont les contraintes de l'efficacité pratique du

2. Alain Rey: "La phraséologie et son image dans les dictionnaires de l'âge classique", *Travaux de Linguistique et de Littérature*, Strasbourg, 1973, II, 1, diffusion Klincksieck, p.145.

3. Alain Rey: *Introduction au Dictionnaire des Expressions et Locutions*, p.p. Alain Rey et Sophie Chantreau, Les Usuels du Robert, Paris, 1989, p.3.

langage en société. En d'autres termes, les conditions pragmatiques de sa réalisation.

Dans notre échantillon, nous restreindrons la présentation des exemples relevés et l'analyse des traductions au domaine des locutions verbales, bien que nous nous autorisions à retenir quelques cas épars de locutions nominales, pour l'intérêt sémiologique qu'elles représentent. Certaines de ces locutions verbales apparaissent comme des phrases complètes incluant un contenu de "sagesse" traditionnelle: ce sont le plus souvent des expressions proverbiales, avec les caractéristiques formelles et substantielles qui caractérisent cet objet *. Le texte de L'Assommoir offre assez peu de ces formes sous l'aspect d'un décalque rigoureux; elles se présentent déjà comme le résultat d'un travail de langue et de langage; mais nous signalerons, cas par cas, les exemples de ce type après chaque citation, afin d'en préciser les caractères spécifiques.

Je terminerai cette présentation en indiquant que mes exemples ne seront empruntés qu'à deux traductions hongroises du roman de Zola. Celle de Bresztovszky Ernő, parue en 1919, désignée par l'abréviation (B); puis celle d'Antal László, publiée en 1950, sous l'abréviation (A).

Personne ne saurait nier, aujourd'hui, dans l'apprentissage du français langue étrangère (F.L.E.), l'importance pratique de repérer et comprendre le plus grand nombre de locutions utilisées par les Français: il y va d'une connaissance effective de la langue, non seulement dans ses codages institutionnels, mais aussi dans ses racines historiques et son efficacité pragmatique *. Pour parvenir à cette compréhension en profondeur, l'apprenant peut recourir à des dictionnaires spécifiques, à de multiples recueils de locutions édités

4. Pour une définition plus poussée de ces caractères, on pourra se reporter à: Formes brèves, La Licorne, Publication de la Faculté des lettres et des Langues de l'Université de Poitiers, 1979, n°3, ainsi qu'aux deux volumes consacrés à la parémiologie sous le titre Richesse du Proverbe, vol.1, Le proverbe au Moyen Age, et vol.2, Typologie et fonctions, p.p. François Suard et Claude Buridant, Bien dire et bien apprendre (sic), Bulletin du Centre d'Etudes médiévales et dialectales de l'Université de Lille III, P.U.L., 1984.

5. Les travaux récents de J.Cellard, C.Duneton ou E.Walter le montrent à l'évidence; voir, en particulier, de la dernière nommée, Des Mots sans colotte, pour servir à l'intelligence des mots dont notre langue s'est enrichi lors de la Révolution, et à la nouvelle signification qu'ont reçue quelques anciens mots, Paris, Robert Laffont, 1983, 244 p.

en France, qui contiennent des explications prolixes, généralement de caractère anecdotique et invérifiable, mais directement référenciables, aux dépens de considérations philologiques et linguistiques pourtant élémentaires.

Les apprenants hongrois, pour leur part, ont la chance d'avoir vu publier, ces dernières années, deux ouvrages de Bárdosi Vilmos. Le premier, sous le titre: Les Locutions françaises en 150 exercices ⁶, qui vise plus particulièrement le milieu des étudiants en français; le second, moins précisément descriptif et élémentaire, sous le titre: De fil en aiguille ⁷. La caractéristique commune de ces deux ouvrages est de s'adresser à un public possédant une connaissance relativement approfondie de la langue française, et de comporter d'intéressantes considérations contrastives. L'auteur a cherché à proposer des équivalences avec des locutions existant en notre langue, alors que la structure des deux langues, et la représentation du monde qui en découle, paraissent très éloignées, pour ne pas dire incompatibles. Cette tendance à la contrastivité, et cette tentation de dresser des parallèles instructifs, est d'ailleurs plus affirmée encore dans le second ouvrage, qui, sous cet aspect, se démarque des ouvrages habituels -notamment français- en ce qu'il manifeste une tentative originale pour donner une assise linguistique au raisonnement explicatif. La richesse, la limpidité de la présentation, la grande diversité des exercices proposés rendent ces deux ouvrages indispensables aux étudiants en français, et contribuent efficacement à améliorer leur compétence de la langue, bien au-delà de ce seul domaine.

L'objectif de notre travail, toutefois, est différent; simultanément plus modeste et plus ambitieux. Il est vrai que le motif didactique ne sera pas absent de nos préoccupations tout au long de la présentation et de l'analyse des traductions, mais, s'agissant d'un corpus précisément délimité et d'un texte littéraire, nous nous proposerons de confronter seulement l'original français à ses traductions hongroises pour en tirer des conclusions d'ordre linguistique (sémantique, plus particulièrement) et stylistique; éventuellement, nous chercherons à leur intégrer des remarques et des principes d'ordre sémiologique et esthétique. Il en résultera une approche

6. Faakönyvtárs, Budapest, 1983.

7. Ibid., 1986.

peut-être moins systématique, mais plus soucieuse de faire apparaître, de ces locutions, tous les effets possibles de sens en contexte, singulièrement dans le cadre de la structure immanente au texte littéraire. Et désireuse de montrer comment l'activité de traduction est inséparable d'une conception de la langue, et implique, sous-jacente, une anthropologie. Pour justifier ce choix délibéré, nous pouvons d'ailleurs nous référer à deux considérations, qui envisagent l'emploi linguistique et stylistique des locutions sous des angles différents.

D'une part, sous l'angle de l'écrivain, conscient du matériau verbal qu'il met en oeuvre; Zola, dans la Préface de L'Assommoir, répondant aux accusations diverses de ses contemporains, évoque son dessein esthétique et l'extrême importance qu'il accorde à la forme linguistique: "La forme seule a effaré. On s'est fâché contre les mots. Mon crime est d'avoir eu la curiosité littéraire de ramasser et de couler dans un moule très travaillé la langue du peuple. Ah! la forme, là est le grand crime! Des dictionnaires de cette langue existent pourtant, des lettrés l'étudient et jouissent de sa verdure, de l'imprévu et de la force de ses images. Elle est un régal pour les grammairiens fureteurs. N'importe, personne n'a entrevu que ma volonté était de faire un travail purement philologique, que je crois d'un vif intérêt historique et social."(p.373) *. L'insistance de l'écrivain porte ici sur l'aspect documentaire des éléments mis en oeuvre: enregistrement de parlures, pour reprendre le terme de Damourette et Pichon, qui se situent à l'articulation d'idiolectes et de sociolectes historiques, en marge des conditions sociales d'usage de la langue française, telles qu'elles apparaissent sous la contrainte de la norme.

D'autre part, sous l'angle de la critique, sensible à diverses corrélations d'expression, dont elle peut déduire des principes d'interprétation du texte. Ainsi, de Jacques Dubois, qui fait ressortir

8. Notons incidemment, dans cette citation, le sens supplémentaire que prend le verbe "couler", si l'on admet d'y voir le résumé en image du processus onomasologique par lequel l'écrivain définit sa création comme une recherche de formes. Et ajoutons aussitôt que la préoccupation philologique, invoquée en dernier lieu, derrière la légitimation d'un enjeu scientifique objectif et s'accordant parfaitement aux vues philosophiques de Zola, manifeste pleinement l'illusion selon laquelle les formes de la langue seraient explicites en elles-mêmes, nullement productrices de valeurs relatives à l'histoire, ni sujettes à travail interne et externe du sens. Il n'est pas indifférent, au reste, qu'un ouvrage récent choisisse justement la dernière phrase de cette citation pour en faire l'épigraphe d'un commentaire de la célèbre page de la blanquette consignée au cours de la fête de Gervaise (chap.VII), et insiste sur cette volonté de rendre à l'analyse du fait textuel le même caractère linguistique que l'auteur avait voulu conférer à son objet; voir: François Rastier, Sens et Textualité, Paris, Nacette, 1989, p.148.

la place éminente occupée par le style indirect libre dans la structure du roman, et qui relie cette particularité aux emplois du parler populaire: "En introduisant dans son roman, à côté du style impressionniste et par le biais de l'indirect libre, le lexique et les tours du parler populaire, Zola inaugurait, ainsi que l'a saisi H. Mitterand, une prose doublement artiste. Ecrire comme parle le peuple, c'est une façon de s'écarter de la langue écrite commune, /.../. L'indirect libre remplit une fonction et prend une allure narrative: la narration d'auteur s'oralise. La stylisation est inscrite au service de la production d'un effet de réel"⁹. Le choix du style indirect libre, en ce sens, est particulièrement révélateur des intentions de Zola en ce que cette technique d'écriture permet à la narration de décrire le passage de l'extériorité narrante à l'intériorité narrée sans solution de continuité, qu'elle mêle ainsi constamment les points de vue au bénéfice d'une neutralisation de l'effet de censure morale que produit toute écriture adoptant une forme de relation externe ¹⁰.

L'Assommoir constitue indéniablement un grand moment de l'oeuvre de Zola et de l'évolution littéraire du roman dans la seconde moitié du XIXe siècle français, non seulement parce que le texte porte témoignage des tendances du parler populaire de l'époque, des tournures employées par l'ouvrier parisien de cette époque, mais aussi, justement, parce qu'il accorde à cette matière un traitement formel producteur d'effets stylistiques. Réduire la portée de ces multiples effets à l'investigation plus poussée du caractère "oral" de ce roman n'est pas méconnaître foncièrement les valeurs littéraires de L'Assommoir; il s'agit essentiellement, pour nous, de faire apparaître la spécificité intrinsèque, en français, du fonctionnement de ces formes dans le texte et de rendre compte de la difficulté particulière que représente la traduction effective, en hongrois, de ces diverses locutions.

L'obstacle auquel est confronté le traducteur résulte autant, en l'occurrence, de la différence des structures de chaque langue et des visions du monde qu'elles impliquent, que du critère de pertinence qu'il doit définir pour découvrir, en quelque langue cible que ce soit,

9. Voir: Jacques Dubois, L'Assommoir de Zola; Société, Discours, Idéologie, Paris, Larousse, Collection Thèmes et textes, 1973, p.288.

10. On pourrait d'ailleurs comparer les effets produits par cette oralisation avec le même objet employé dans une perspective différente par Léon Bloy, notamment dans La Femme pauvre.

une transposition ou une modulation acceptable. Il s'agit, tout d'abord, de comprendre globalement le sens de cet assemblage de mots puisque les locutions combinent les formes signifiantes de mots en usage en vue de la création d'une forme signifiée différente de la somme de ses parties constituantes. Il s'agit aussi de percevoir comment cette forme, faisant appel à une connaissance des idiosyncrasies transmises par la langue, intègre dans sa compréhension de multiples aspects para-linguistiques. La question se pose donc dans les termes de savoir s'il est possible ou non de trouver une locution plus ou moins équivalente dans la langue-cible, qui assure éventuellement la même fonction d'intégrant. Toutefois, le fait d'en avoir trouvé une, ou d'avoir décidé de la congruence qu'offre telle ou telle approximation, ne suffit pas à résoudre le problème littéraire, car il faut prendre en considération l'appartenance de la locution retenue à des niveaux de langue déterminés, au départ comme à l'arrivée. Dans le meilleur des cas -celui de la théorie, qui ne se réalise jamais intégralement dans la pratique- il faudrait que le niveau représenté soit le même dans l'original et sa traduction. Or, le critère de niveau de langue, en raison de son immersion profonde dans les implications sociologiques et normatives de la langue, reste labile et fluctuant; il ne constitue guère un critère distinctif et décisif en soi. Il convient donc de lui adjoindre des considérations plus particulièrement sémiologiques, qui tiennent à la nature du langage verbal en général. Le fait, par exemple, que le sens global des locutions est relativement fixé et constant, quoique les effets de valeurs connotatives, par opposition au strict fonctionnement dénotatif, puissent varier selon les époques, et selon les références pratiques, les connaissances culturelles de ceux qui les emploient.

Le corpus défini dans L'Assommoir nous donnera l'occasion de présenter un choix de locutions et de leurs traductions; il nous permettra, également, de formuler des observations pratiques, stylistiques et linguistiques, concernant le degré de "réussite" de tel ou tel traducteur, et la manière dont il a traité le problème du passage d'un type de langage à un autre type de langage, à savoir de la dénotation effective en langue à la connotation produite en contexte littéraire.

Pour me résumer, posons donc que, face à l'oeuvre complexe de Zola, les traducteurs ne devraient pas, et ne peuvent pas, se contenter de rendre telle ou telle locution par son équivalent le plus

"convenable", mais qui est devenu banal à force d'être répété trop souvent. La qualité littéraire de L'Assommoir, sa texture difficile, devraient les inciter à rendre le plus fidèlement possible le contenu de ces locutions tout en préservant l'effet stylistique produit par l'irruption dans le récit d'une forme d'expression qui signe son origine; tout en évitant aussi de sombrer dans les automatismes et stéréotypes de clichés trop insipides.

Le corpus restreint sur lequel nous proposerons nos remarques est constitué des chapitres VIII, IX et XII du roman de Zola, ainsi que de leurs traductions. Les conditions dans lesquelles ces dernières ont été réalisées, comme je le préciserai plus loin, imposent de stipuler ce qui devrait être une évidence, car le rapport existant entre le texte source et le texte cible, pour diverses raisons, demeure problématique dans quelques cas. Quoiqu'il en soit, ces trois chapitres présentent de profondes affinités tactiques et thématiques: ils appartiennent au second volet du roman, dans lequel commence la lente déchéance de Gervaise, qui doit la conduire à l'alcoolisme et au trépas. Trois chapitres aux couleurs uniformément sombres, en particulier les deux derniers nommés, dont la faim, le froid, la solitude et la mort sont les obsédants leitmotive. L'ensemble ainsi délimité, avant la terrible conclusion, définit un travail de réinscription inverse des valeurs de la vie, pour lequel le recours aux expressions populaires citées dans leurs conditions d'énonciation constitue une nécessité de premier ordre.

A titre de première approche du problème de la détermination du degré d'équivalence sémantique et formelle existant entre les locutions françaises et leur adaptation hongroise, je propose d'établir un modèle simplifié se constituant de trois niveaux. Le schéma d'ensemble fait passer de l'absence d'équivalence à l'équivalence totale par le biais d'une équivalence partielle, dont il sera utile de préciser ultérieurement les divers degrés et les caractéristiques, puisque nous nous trouvons là devant la comparaison de deux formes en mouvement, par conséquent difficilement opposables, indépendamment des différences de la langue: le degré d'adéquation de la traduction dans le sens du français vers le hongrois n'est pas forcément identique à celui que l'on noterait en sens inverse. C'est bien ainsi sur ce niveau intermédiaire qu'il faudra faire porter ses efforts:

Equivalence zéro: "J'aimerais mieux tirer la langue jusqu'à l'année prochaine" / inkább éhezzen jövő nyenkorig.

Equivalence partielle: "J'en ai ma claque" / én már torkig vagyok.

Equivalence totale: "La faim lui tordait les boyaux" / az éhség mindig marta a belét.

Et ajoutons enfin que les exemples commentés suivants seront regroupés en séries thématiques, qui permettent, selon les occurrences, d'envisager diverses variations formulaires sur une même notion, et d'apprécier le degré de modulation, de restriction ou d'amplification de leurs adaptations. Le degré de pertinence, également, de leur représentation dans les contextes culturels d'émission et de réception.

I. Le Manger et le boire:

a). Quelques exemples d'équivalence totale ou quasi-totale:

1/. "/.../ les Parisiens avaient failli rendre tripes et boyaux"
(609)

"/.../ majd kiokádták a belüket mikor belekostóltak"(A.233)

"/.../ majd kiadták utána a belüket"(B.II.22)

La locution française présente la coordination de deux synonymes à valeur intensive dont un seul est effectivement traduit en hongrois. Mais l'expressivité du substantif bél est aussi forte que celle de boyaux. Un lexicographe contemporain écrit: "Comme plusieurs autres noms (gueule, patte), boyaux est employé dans des locutions concernant l'homme, bien que le mot soit réservé au corps animal."

¹¹. Le redoublement ainsi pratiqué s'insère dans une longue histoire du procédé, que l'on peut faire remonter jusqu'aux formules médiévales de louange ou d'injure, qui a pour effet de créer une saturation de la signification dont profite l'effet de sens dépréciatif, puisque la réalité physique décrite est ainsi toute contenue dans les mots qui l'exhibent et la neutralisent en même temps. La même remarque pourrait être valable, en hongrois, pour le mot bél, à l'exception des mots composés et de quelques emplois techniques.

11. Alain Rey, Loc.cit. p.153.

2/. "Quand on a l'hiver et la faim dans les tripes /.../"(749)

"/.../ ha fagy és éhég marja az ember beleit."(A.415)

"Amikor tél van s az embernek a belét csavarja az éhség."
(B.II.217)

La procédure est, ici, assez différente. L'expression française résulte, non d'une locution toute faite, mais d'un assemblage d'éléments hétérogènes dont l'un est identique au constituant initial de l'exemple précédent. L'efficacité du procédé, en français, paraît relever de cette disparité. Les deux traducteurs ont gardé le mot bél pour rendre tripes, comme centre de l'expression; ce qui est plus intéressant, toutefois, c'est le choix du verbe hongrois correspondant à avoir. Dans un cas, la forme mar a été retenue; dans l'autre, ce fut la forme csavar. Or ces deux formes possèdent une valeur intensive qui amplifie la généralité et la neutralité du procès exprimé en français par le verbe avoir. On qualifie parfois ce verbe de copule en ce qu'il est spécialement apte à constituer le procès intéressant le sujet en contexte déterminé; dans cet exemple le verbe associe l'extension indéfinie de on à la particularisation typique des substantifs hiver et faim, selon une orientation métonymique très perceptible qui fait de tripes l'image même de l'individu réduit à l'animalité d'un de ses constituants. La négativité incluse dans les deux termes initiaux avoue alors son impuissance à combler la satiété d'une vie réduite aux appétits de consommation. Et le verbe avoir, dans ces conditions, se trouve expurgé du sémème de possession, qui, d'ordinaire, en constitue une paraphrase implicite.

3/. "La faim lui tordait toujours les boyaux /.../"(752)

"/.../ de az éhség még mindig csavargatta a beleit"(A.418)

"/.../ de az éhség mindig marta a belét"(B.II.221)

Le verbe tordre, qu'un des traducteurs anticipait déjà dans l'exemple précédent, en une sorte de modulation emphatique, est ici avéré dans la simplicité de son sens dénotatif; c'est la nature de la relation associant par lui le sujet au complément d'objet direct, qui confère à l'expression sa qualité d'image évocatrice d'une crispation animale.

b) quelques exemples d'équivalences partielles:

1/. "/.../ "s'être rempli jusqu'aux oreilles."(649)

"Ha teletömté az ember a bendőjét /.../"(A.307)

"/.../ az ember nem falhatja magát tele toroklq."(B.II.78)

La locution française met au premier plan la réflexivité du procès évoqué par le verbe et l'expression de l'aspect accompli; le choix des verbes hongrois: töm, fal, et du préverbe tele suffit à rendre la signification globale et les connotations de satiété de la présente locution, qui reprend l'image de l'être humain assimilé à sa seule capacité de contenance.

2/. "Elle se brossait le ventre depuis la veille /.../"(755)

"/.../ csak az éhkoppot nyell"(A.421)

"/.../ tegnap óta üres a hasa."(B.II.226)

Datant des années 1880, cette locution signifie "ne rien avoir à manger", et procède de l'acception du verbe se brosser, se passer, se priver de quelque chose. Mais elle réactive, par la réflexivité impliquant une participation effective du sujet à l'accomplissement du procès, une contre image de la règle hygiénique voulant qu'on se brosse les dents après un repas. Comme le repas est inexistant, en cette occurrence, les dents n'ont pas à être nettoyées, et le ventre, qui ne recèle pas de nourriture, peut être entendu de nouveau comme une désignation métonymique de l'inanité du procès. Les traductions hongroises présentent une différence considérable à cet égard, et ne respectent pas également la puissance connotative du modèle français. Antal a recours à une locution extrêmement répandue en hongrois; il parvient à faire ressentir l'impression de vacuité et d'inutilité contenue dans l'expression française en proposant une adaptation qui relativise l'image mais conserve son orientation déceptive de base. Bresztovszky, pour sa part, renonce à rendre la locution originale par une locution hongroise approchée, et se contente d'une traduction globale qui évacue la puissance évocatrice de l'image en contexte social.

3/. "/.../ on dina par coeur."(649)

"nyelték az éhkoppot"(A.308)

"nem volt vacsorára valójuk"(B.II.78)

La signification globale de cette locution est voisine de celle de la précédente locution: "Dîner, manger, souper - par coeur: par

imagination, ne pas diner.", comme si la privation, généralement fortuite et contrainte, relevait d'une morale généreuse de l'abnégation et du renoncement contenue dans ce lieu emblématique du courage qu'est le coeur. L'expression est généralement perçue comme archaïque et familière. Sous l'angle des stratégies de traduction, cette forme révèle bien des aspects intéressants, et permet de mieux comprendre l'activité et le dessein de chacun des traducteurs. Antal propose une locution admissible du point de vue de ses connotations, bien qu'elle soit plus usitée que l'expression française; Bresztovszky opte pour une traduction qui récuse l'image, ses valeurs associées, et qui ne rend compte que du signifié global. Dans les termes d'équivalence proposés précédemment, le premier réussit une assez bonne équivalence partielle; le second choisit la solution de l'équivalence zéro.

"Il déjeuna et dina par coeur /.../"(756)

"egy falat nem sok, annyi se ment le a torkán"(A.423)

"mert három napja nem vett be egyebet levegőnél"(B.II.227)

Là encore, la solution d'Antal, quoiqu'elle ne constitue pas une vraie locution hongroise, en raison de son degré de figement, se rapproche plus dans sa construction du modèle français que celle de Bresztovszky, une nouvelle fois plus attentif à la traduction globale de l'effet de sens qu'à la relation exacte de l'expression au constituant esthétique du texte littéraire.

4/. "/.../ une vraie danse devant le buffet."(749)

"csak ez az éhkopp"(A.415)

"egyetlen morzsa sincs sehó!"(B.II.217)

Forme nominalisée de la locution verbale "danser devant le buffet", l'expression française fige dans un substantif la dynamique du procès exprimé par le verbe danser, et, par là, concrétise en un geste physique l'incapacité de trouver une nourriture quelconque. Isolément, danser ne signifie pas avoir faim ²², mais la proximité de buffet est un puissant instrument de motivation étymologique de

12. Il faudrait remonter à l'intertextualité de la fable de La Fontaine, La Cigale et la Fourmi, pour découvrir une vague relation entre cette activité et l'inexistence de moyens de survie: "Vous chantez? j'en suis fort aise./ Eh bien! dansez maintenant."

l'expression, en raison des pressions populaires de remotivation sémantique dont il est lui même l'objet. "D'une manière obscure le radical buff- exprime le "souffle". Certains dérivés de buffer, bouffer 'souffler' désignent une odeur et on pense immédiatement à la fumée et au fumet du rôt, enfin bouffer «manger» a plusieurs dérivés qui signifient «nourriture», «mangeaille», de sorte que le buffet peut fort bien être populairement senti comme «l'armoire à bouffe»." **.

Antal a de nouveau recours à la locution hongroise la plus répandue dans ce contexte, désireux de rechercher la voie la plus spontanée pour évoquer cette réalité dramatique ironiquement dénoncée par la substantivation de l'expression française. Bresztovszky choisit une traduction globale de l'effet de sens, mais, pour parvenir à sa réalisation, il accentue le sémantisme du mot morzsa, miette, par la construction négative renforcée egyetlen, aucune, sehol, nulle part; procédés qui contribuent à rendre fidèlement l'orientation générale de la locution française, tant au plan dénotatif qu'au plan connotatif.

5/. "/.../ au lieu de se serrer le gaviot"(751)

"biz nem aszalná tovább a nyeldeklojt" (A.417)

"Hát nem elégge megvonnak maguktól mindent"(B.II.220)

Le mot gaviot est un synonyme argotique et populaire de gosier; l'emploi de ce dernier, à ce niveau de langue, constitue un trait constant des locutions ayant rapport avec le manger et le boire: boire, manger à plein gosier, avoir le gosier en pente, avoir le gosier pavé, avoir le gosier ferré, quoique certaines de ces locutions soient nettement vieilles aujourd'hui. Cette configuration spécifique contraint, dans une certaine mesure, la liberté du choix des traducteurs quant aux équivalences envisageables et admissibles. Avec nyeldeklo, tout comme avec le verbe aszal, Antal présente une véritable trouvaille, tandis que Bresztovszky, une fois encore, se contente de rendre globalement la signification de la locution française, aux dépens de la puissance expressive de l'image contenue en français, et de son efficacité esthétique dans le texte.

13. A.Rey, loc.cit. p.167. Remarquons toutefois que, si l'on fait usage du protosémantisme qu'inscrivent dans la langue certaines matrices consonantiques mises en évidence, jadis, par Pierre Guiraud dans Structures Etymologiques du lexique français (Larousse, 1967) et Sémiologie de la Sexualité (Payot, 1978, notamment pp.237.), on retrouve assez vite l'orientation générale de consommation orale de nourriture: bâfrer, etc.

6/. "/.../ elle aurait commencé par se coller quelque chose dans les badigoinces"(751)

"/.../ magába hajigálna néhány falatot"(A.417)

"elsősorban a gyomrukat kellene megtölteni"(B.II.220)

Il faut remarquer, dans ce cas, que la locution traditionnelle du français est enregistrée sous la forme "se lécher les badigoinces", dans laquelle le substantif, probablement dérivé à date ancienne ¹⁴ de "babine", sur la base d'une racine onomatopéique bab-, désigne les lèvres; par extension synecdotique, le terme a pu s'appliquer aux joues d'un(e) gourmand(e). D'où l'interférence sous-jacente avec cette autre locution populaire désignant l'acte par lequel l'appétit peut être rassasié: se caler les joues. La forme retenue par Zola, accentuant les marqueurs d'usage argotique et vieilli, pourrait ainsi provenir d'un croisement des locutions en vue de produire l'effet de sens global d'une ingestion avide et conséquente de nourriture à finalité étroitement personnelle, comme l'indique le verbe réflexif; le tout étant placé sous la dépendance d'un modus qui frappe le dictum d'un irréel du passé inéluctable. La traduction de ce dispositif sémantique effraie Antal, qui se contente de rendre "se coller" par un verbe hongrois intensif à l'instar du français. Bresztovszky, en revanche, propose gyomor pour "badigoinces", équivalence lointaine sans valeur connotative effective dans un contexte où le verbe megtölt est également dépourvu du caractère intensif de son correspondant français. Il en résulte un affaiblissement certain du pouvoir expressif de l'image, et une sousévaluation du caractère populaire de son expression.

7/. "/.../ on avait fichu un balthazar à tout casser"(767)

"majd este hét országra szóló mulatságot csaptak"(A.435)

"micsoda egy lakoma volt"(B.II.242..)

Nous nous trouvons, ici encore, devant un cas similaire de croisement de locutions, mais le procédé relève d'une interférence paronomastique plus évidente encore. "Balthazar", par allusion au dernier festin du roi de Babylone, désigne depuis la période révolutionnaire, un grand festin. De même origine orientale est cet

14. Les dictionnaires spécialisés proposent généralement le premier tiers du IV^e siècle.

autre substantif: "bazar", qui désigne un grand marché ¹⁵, et dont le signifiant retient la première et la dernière syllabe du mot précédent. Or, c'est ce terme qu'on trouve ordinairement en collocation avec le verbe "ficher": "ficher le/un bazar", au sens de mettre le désordre, déranger et casser. Mon hypothèse est donc celle d'une condensation expressive insérant le terme de "Balthazar" dans un contexte spécifiant le dérèglement, par le verbe populaire "ficher", et une violence latente, par le syntagme intensif "à tout casser", dont l'association constitue une gageure pour la traduction. "Hét országgra szóló mulatság", formule quasi-obligatoire des contes populaires, rend fidèlement la valeur littéraire de "Balthazar", festin, grand repas copieux et très animé, ainsi que son emploi familier comme expression d'une grande fête tumultueuse. La solution retenue par Bresztovszky est également valable au plan strictement dénotatif, mais elle paraît connotativement moins satisfaisante et plus faible.

8/. "/.../ pas même la pâtée et la niche! voilà le sort commun" (778)

"Egy a fizetség, se koszt, se kvártély" (A.447)

"se enivaló, se meleg fészek" (B.II.257)

La locution française intégrale existe sous les formes "avoir la niche et la pâtée", au sens d'être logé et nourri, délivré des contingences élémentaires de l'existence; "donner à quelqu'un la pâtée et la niche", au sens de donner à un individu le nécessaire, le gîte et le couvert, selon une métaphorisation cynique très populaire de la représentation humaine. La solution retenue par Antal présente une équivalence presque parfaite; c'est la locution hongroise qui surgit spontanément, et qui se calque le mieux sur le modèle français. Pourtant le choix de Bresztovszky mérite, à notre sens, d'être considéré comme également valable, ayant l'avantage de proposer une locution hongroise moins usitée, et, partant, plus propice à la production d'un effet expressif en contexte.

9/. "La société mangeait sur le pouce, sans nappe et sans couverts" (670)

15. Pour lequel, d'ailleurs, Babylone fut célèbre, ce qui contribue à fixer sur le terme un faisceau de valorisations culturelles qui interpellent déjà la question anthropologique.

"A társaság a markából evett, abrosz és evőeszköz nélkül...."

(A.293)

"A társaság csak úgy, terítő és evőeszköz nélkül a tíz körmével evett..." (B.II.105)

Les règles de la socialité imposent de manger avec un couvert, par opposition aux formes primitives qui ne nécessitent que l'usage des mains. Or le pouce, en tant que doigt opposable à tous les autres, définit la spécificité de la main humaine au regard des autres formes d'instruments de préhension. Selon un lexicographe contemporain, l'expression "manger sur le pouce" signifie rapidement, eu égard "au rôle des pouces dans le maniement du couteau et du pain tranché, et très probablement à la nourriture rapidement poussée"¹⁶; et l'on pourra trouver ainsi une double motivation à l'expression: motivation morphologique, en raison de l'attraction apparente de pouce et pousser, d'une part, motivation thématique, d'autre part, en raison du rapport qui s'établit entre l'usage de la main désignée par sa partie constitutive discriminante et les règles de l'usage social. On remarquera qu'aucun des deux traducteurs hongrois n'emploie de locution figée pour rendre l'expression française. Leurs solutions respectives, "markából" et "tíz körmével", peuvent cependant être considérées comme des réussites pour l'accent différent qu'elles portent sur les formes signifiante et signifiée de la locution française.

II. La Mort

La Camarde suscite la parole. Le thème qu'elle représente, par le caractère tragique de son attachement à l'humanité, constitue une to-pique permanente des discours, et s'inscrit dans l'imaginaire collectif sous forme de multiples locutions aux origines et aux effets divers. Un amateur de ces formes imagées de la langue pouvait écrire récemment: "Le français populaire, lui, utilise une gamme exceptionnellement riche et variée de métaphores qui permettent de dire d'un homme qu'il est mort, sans prononcer le mot, et même en faisant du fatal passage une sorte d'incident baroque: "De la mort

16. Alain Rey, Loc.cit. p.970.

comme une bizarrerie de l'existence" pourrait être le thème commun à toutes ces façons de dire sans dire.¹⁷ Ce qui souligne l'importance de cette manière rhétorique d'envisager le phénomène: litote, périphrase, métaphore, métonymie, synecdoque, mais aussi astéisme, suspension, aposiopèse, ou, tout simplement, prétérition¹⁸.

La fréquence et la diversité de ces locutions exprimant la mort peuvent inciter à une approche et à un classement différents de leurs caractéristiques dans la perspective d'une traduction. Le critère du degré de figement, à cet égard, me paraît constituer un discriminant spécialement pertinent, en particulier dans la situation esthétique définie par la re-présentation littéraire des événements du monde. C'est à partir de ce critère seulement qu'il me semble possible d'apprécier la qualité et le degré d'équivalence des traductions proposées.

A/. Tension vers un très fort degré de figement, et figement maximal:

Ce sont là des locutions dont les constituants n'admettent guère de modification, et qui appartiennent toutes à des domaines notionnels distincts; les images utilisées ne sont significatives qu'en raison d'un rapport étroit avec la situation sociale de la mort, doublement codée par les rites laïques et/ou religieux du groupe, ainsi que par les formes préférentielles d'occultation du langage: "manger les pissenlits par la racine", "sonner le sapin", "faire le saut", "graisser ses bottes", "faire couic". Les domaines d'activité repérés font appel à la nourriture, à la menuiserie, à l'exercice physique, ou à l'armée, en tant que ces indices possèdent une relation directe d'interprétant de la vie.

1/. "Elle tenait à avoir une bonne odeur sous le nez, quand elle mangerait les pissenlits par la racine /.../"(662)

17. Jacques Cellard, Histoire de mots, Paris, 1985, La Découverte, Maspéro, p.54.

18. On pourra d'ailleurs se reporter, à ce sujet, aux très intéressantes études contenues dans le volume La Mort dans le texte, Presses Universitaires de Nancy, 1988, et notamment à la contribution de Danièle Bouwerot: "Mort dans les textes littéraires du IIIe et du XIIe siècles dépoüllés pour le V.L.F.", pp.283-289.

"Hogy jó illat legyen majd az orrában, ha majd hat láb mélyen fekszik." (A.321)

"Hogy jó szaga legyen a koporsójának akkor is, amikor már csak alulról szagolhatja az ibolyát." (B.II....)

Les dictionnaires courants du français donnent "manger (bouffer) les pissenlits par la racine", comme une expression datant du milieu du XIXe siècle, synonyme trivial de l'expression ordinaire "être mort et enterré". L'image de l'ultime renversement de la vie y est exprimée par les substantifs racine et pissenlit¹⁹, mais elle n'est probablement pas la seule cause du sémème /mort/, il faut lui associer l'emploi particulier du support verbal: manger/bouffer, comme l'attestent des variantes de cette locution repérées vers 1880-90: manger l'herbe par la racine, manger des carottes. Le sémantisme de manger se rattache à un archisémème de la dévoration, et, à ce titre, constitue le noyau verbal de nombreuses métaphores exprimant la subversion, la destruction ou la disparition. Que le phénomène soit envisageable à partir de l'opposition des voix active et passive du verbe renforce la prégnance de ce sémantisme. "Au passif, des expressions comme être mangé des vers, etc. expriment la désintégration du cadavre. L'ambiguïté manger-être mangé n'est pas plus étrange que l'ambiguïté lexicale de fumer dans fumer les mauves."²⁰.

Des deux traductions proposées, on retiendra que Bresztovszky recherche et dégage une équivalence presque totale, qui s'exprime par la locution la plus employée dans le contexte de la mort; l'entropie stylistique qu'elle véhicule est alors faible. Par opposition, la version d'Antal, bien qu'elle ne constitue aucunement une véritable locution, attestée par l'usage courant, travaille et assouplit le stéréotype en cherchant à lui trouver un homologue hongrois moins attendu, par lequel l'expressivité stylistique gagne en force et en pertinence.

2/. La fréquence d'emploi des locutions, dans un texte littéraire, n'est pas directement proportionnelle à l'importance que revêtent ces formes. Leur rareté peut même constituer un indice chargé de

19. Au sens où ce dernier, dans sa morphologie même, suggère un détournement du sens du nom, et désigne crûment un processus physiologique inhérent à la mort, ainsi défilée dans l'exhibition de l'une de ses plus basses particularités.

20. Alain Rey, loc.cit., p.921.

signification. C'est ainsi que la locution "sonner le sapin" apparaît deux fois tout au long des trois chapitres retenus pour l'étude. Mais par ses conditions d'occurrence et sa nature, elle est bien digne d'attention. La première occurrence est relative à la mort de Maman Coupeau; la seconde, relative à la mort de Lalie. Dans les deux cas, on note une construction identique, avec interpolation d'un adverbe, modalisateur d'évaluation, qui exprime la participation prise par le narrateur au déroulement des actions de la diégèse. Les traducteurs choisissent alors des solutions identiques.

a) "/.../ un fichu râle qui sonnait joliment le sapin" (625)

"/.../ hörgése olyan ijesztően hangzott, mintha a halál kutyája vonitana." (A.310)

"Tényleg olyan volt a köhögése, mintha a halál kutyája ugatott volna belőle." (B.II.82)

b) "/.../ une toux qui sonnait joliment le sapin." (757)

"/.../ ha rájön a hörgés, mely úgy sipol a mellében, mintha a halál kutyája vonitana." (A.424)

"/.../ a köhögés, amelyből a halál kutyája ugat." (B.II.228)

La forme sonner le sapin constitue, selon les lexicographes, une variante de la locution familière sentir le sapin, au sens de "n'avoir plus longtemps à vivre", attestée dès la fin du XVIIe siècle. Le terme de sapin désigne le bois dont on fait les cercueils, et le passage de l'olfactif à l'auditif recouvre une variation paronomastique qui évoque les cavernes effets de la mort. Les deux traducteurs ont eu recours à la locution hongroise populaire qui, au témoignage du Magyar Nyelv Értelmező Szótára (M.É.S.Z.), a pour signification: "tousser très fort et longuement, de façon à faire sentir la mort prochaine". Le travail d'adaptation se limite alors à la préparation contextuelle de l'insertion de cette locution.

3/. "Elle ferait le saut, parbleu!" (644)

"Hát akkor majd felfordul." (A.302)

"Egyszer majd úgy is kidobják az odujából, az biztos." (B.II.71)

La locution française "faire le saut" exprime l'adoption d'une décision importante, qui implique totalement l'être dans l'action; à ce titre, elle est susceptible de s'appliquer à plusieurs horizons de sens. En raison des connotations de sauter, elle peut s'appliquer à la femme en désignant la perte de sa virginité, le moment où elle commence sa vie sexuelle. Le saut symbolise l'importance du choix qui fait passer d'un état à un autre état, d'une situation à une autre situation, d'un en-deçà à un au-delà, qui définit "l'autre côté", d'où l'association avec le sémème mourir, par ailleurs non dépourvu de relation avec la réalisation de l'acte érotique. Antal semble avoir parfaitement compris la signification globale de la locution, et, à l'aide du verbe très expressif felfordul a réussi à rendre la dénotation et les connotations de la locution. Bresztovszky, quant à lui, plus maladroitement, a recours à une périphrase qui laisse supposer qu'il n'a pas entièrement compris la profondeur de fonctionnement de la locution française et ses implications.

4/. "Vrai, on claquait, chacun pouvait graisser ses bottes /.../" (659)

"Bizony hamar elpatkol az ember, nem árt ha idejében felkészül a nagy útra." (A.318)

"Az ember bizony hamar elmegy, jó, ha felkészül az útra." (B.II.91)

La locution "graisser ses bottes", empruntée initialement au protocole des préparatifs militaires, s'est rapidement appliquée à des actions civiles, signifiant: se préparer à partir. La mort ayant été considérée, dans bon nombre de représentations profanes et religieuses, comme un grand voyage, l'expression en est venue à désigner indirectement la mort, considérée, par euphémisme, comme un simple départ nécessitant des préparatifs concrets, prosaïques. Le caractère trivial de cette action a pour fonction d'intégrer parfaitement sa signification à la suite des gestes quotidiens de l'existence qui conjurent, par leur effectuation, les dangers de la mort. L'expression a vieilli au fur et à mesure que l'on a perdu l'habitude de graisser ses bottes avant de partir pour un long trajet à cheval, elle a vu sa motivation décroître, et, finalement, elle n'a plus subsisté que dans des contextes d'usage populaire où elle évoque économiquement, par métonymie, les conséquences de la mort.

Mais, il faut aussi noter, dans le texte de Zola, la cooccurrence du verbe "claquer", au riche polysémantisme. Ce verbe relève d'un niveau de langue argotique, et signifie, dans son emploi intransitif populaire, "mourir". Mais il peut désigner tout autant le tremblement convulsif et les bruits émis par un corps transi; et, dans son emploi transitif, constituer un synonyme trivial de "consommer, se mettre qq.chose sous la dent", emploi certes jugé vieilli de nos jours ²², mais qui se trouve néanmoins attesté au chapitre XII de L'Assommoir:

"J'ai faim, tu sais... j'ai compté sur toi. Faut me trouver quelque chose à claquer." (763)

"Éhes vagyok, hallod?... Számítottam rád. Kerits valahonnan harapnivalót." (A.430)

"Értsd meg, éhes vagyok... Rád számítottam. Keríteni kell valami falnivalót." (B.II.237)

Sous cet aspect, le rendu de l'expression "graisser ses bottes" semble équivalent dans les deux traductions hongroises, car les deux réalisations reposent sur une même compréhension du sémantisme du verbe central et de ses conditions contextuelles d'emploi en locution. Cependant, on fera remarquer que, si la locution hongroise felkészül a /nagy/ útra peut être considérée comme équivalent global de la locution française, le verbe elpatkol est nettement populaire en hongrois, tandis que elmegy constitue une forme euphémistique pour parler de la mort. Pour ce qui est de l'adaptation du verbe "claquer", au sens de manger, les deux traducteurs ont choisi des équivalences parfaites: harapnivaló, falnivaló, en considérant prioritairement l'appartenance du mot au même niveau de langue.

5/. "Dame! Il y a une petite opération auparavant... Vous savez, couïc!" (780)

"Lassan a testtel, hé! Egy kis műtét kell ám ahhoz... Csak ennyi ni, hogy: nyekk!" (A.448)

"A fenét! Előbb egy kis operációra van szükség. Ugy, hogy-nyekk!" (B.II.259)

21. Il ne subsiste guère que dans l'expression argotique "claquer du fric", au sens de dépenser, gaspiller, qui met cependant en évidence l'archaïsme de la série: /épuiser une certaine quantité d'énergie/.

La locution française intégrale est faire couïc, désignant pour l'homme ou l'animal, le passage brutal de vie à trépas, en particulier par strangulation ou décapitation, et, plus généralement toute destruction ou disparition d'une chose. C'est en ce sens que "couïc" devient une forme substitutive de rien, aucune chose, et s'intègre au paradigme populaire de l'expression du néant: "ne voir, ne comprendre que couïc". La force du terme procède évidemment de son caractère onomatopéique, mais aussi de son caractère sémiologique qui en fait l'expression verbale accompagnant un geste ou remplaçant celui-ci. Dans le texte de Zola, ce caractère sémiologique s'actualise en un puissant effet stylistique que soulignent les conditions de la narration, puisque l'expression est réduite à la seule onomatopée, qui, par là, reproduit dans l'énonciation romanesque l'abrègement définitif de la vie en une fusion de la parole et du geste mimétique de la solidarité linguistique de l'expression et du contenu. Nos deux traducteurs ont retenu ce caractère expressif de l'onomatopée; il resterait à évaluer si, dans la langue cible, cette onomatopée possède le même degré de figement et les mêmes attributs distinctifs dans l'ensemble des procédés linguistiques qui visent la motivation du signe par harmonie imitative.

B/. Figement intermédiaire

Sous cette dénomination, nous évoquerons quelques cas de désignations métaphoriques de la mort, qui laissent apparaître des possibilités de modulation de la formule grâce auxquelles le langage cité retrouve une part de sa dynamique. Le moins fort degré de figement des constituants de l'expression fait apparaître simultanément la locution en tant que stéréotype et son travail intérieur par le discours.

1/. "Mon Dieu! s'étendre à son aise et ne plus se relever, penser qu'on a remisé ses outils pour toujours et qu'on fera la vache éternellement!" (767)

"Istenem! De jó is volna kinyújtózni, és nem felkelni többé, de jó is volna arra gondolni, hogy egyszer s mindenkorra lerakta a szerszámaít, s kényelmesen heverészhet az idők végéig." (A.435)

"De milyen jó volna az embernek elnyújtózni kedve szerint és nem ébredni fel többé! Azt érezni: egyszersmindenkorra féltettük a szerszámot és most már örök pihenő következik." (B.II.242)

Les termes employés par Zola: remiser ses outils, faire la vache, sont soutenus dans le texte par des adverbes de temps: "pour toujours", "éternellement" qui convertissent le sens de la métaphore et en font une expression indirecte de la mort. Dans le cas de la première forme, on notera qu'une série de locutions voisines correspond à un archiséme "mise au repos" ou "cessation d'activité", dont les conditions d'application varient largement en référence avec le domaine notionnel auquel le discours les corrèle. Il s'agit de: ramasser ses outils, décoller/dévisser sa canne de billard, casser sa pipe, fermer/refermer son parapluie. Jacques Cellard fait observer qu'il ne faut pas "feindre d'ignorer qu'un bon nombre de ces expressions peuvent et doivent même être comprises dans leur signification sexuelle par les hommes."²², ce qui contribue à l'érotisation morbide du processus de dégénérescence progressive affectant le personnage de Gervaise. C'est par là que la métaphorisation de l'expression conduit à une généralisation valable pour tous les mortels, sans distinction de sexe. Dans ces conditions, la transparence de l'image, faisant référence à un ensemble d'activités artisanales quotidiennes dont la signification est partagée par la communauté sociale, devient un critère pertinent d'évaluation du degré d'équivalence et de réussite des traductions: cas, relativement rare, où une traduction littérale peut fort bien reproduire l'orientation générale de la signification et préserver, dans les deux langues, les valeurs connotatives socialement attachées au domaine d'expérience convoqué.

"Faire la vache" présente des difficultés un peu différentes. La langue française ne semble pas concéder à cette expression un très fort degré de figement, et les dictionnaires spécialisés, d'ailleurs, ne la connaissent pas en tant que telle, ce qui octroie au traducteur une liberté de choix relativement plus grande. Les options qui président à ces choix sont fonction des intérêts divers des traducteurs. Antal met au premier plan la signification globale de cessation d'activité: "ne

22. J.Cellard, loc.cit., p.55.

rien faire". Bresztovszky fait plutôt porter l'accent sur l'éternité du repos impliqué par la mort.

2/. "Elle ne sortirait de sa chambre que les pieds en avant." (652)

"/.../ ezúttal alighanem lábbal előre viszik ki a szobájából" (A.310)

"/.../ nem kerül ki a szobájából, csak vízszintesen, lábával előre." (B.II.82)

La puissance expressive de la locution tient au caractère oxymorique du contenu des constituants de l'image. Le verbe "sortir" implique une participation active du sujet du procès, or le syntagme circonstanciel "les pieds en avant" propose justement l'inverse de cette activité en suggérant par euphémisme un renversement de l'ordre vertical au profit de l'ordre horizontal, qui présuppose la suspension du mouvement progressif et volontaire. Il en résulte une contradiction dans les termes accentuant l'investissement intégral du sujet par la passivité, d'ailleurs souligné par la tournure restrictive "ne...que". Les deux traducteurs ont choisi une adaptation mot à mot qui rend assez bien ce caractère complexe du travail du sens dans la locution française.

3/. "Bonsoir Jeanneton, la chandelle est éteinte." (633)

"/.../ befellegzett." (A.290)

"Jóéjszakát, Jeanneton kialudt a gyertya." (B.II.55)

On peut supposer que l'expression de Zola ne constitue pas une vraie locution figée, mais qu'elle présente une modulation de la locution plus connue: "brûler la chandelle par les deux bouts" et un très intéressant travail de motivation formelle par le contexte. La locution originelle signifie généralement ce cliché péjoratif de toute existence fondée sur l'économie de la dépense vitale: gaspiller, dépenser de toutes les façons imaginables, se dépenser, se fatiguer excessivement. Comme dans la chanson ancienne "Au Clair de la Lune...", en ce contexte, le terme de chandelle peut désigner par association le sexe de l'homme: "Ma chandelle est morte, je n'ai plus de feu...". Dans le texte de Zola, c'est la proximité de la figure

traditionnelle de Jeanneton, fille naïve et facile dont se gaussent les garçons des chansons, qui réactive le virtuème sexuel, dont on a vu combien il était impliqué dans la représentation zolienne de la mort.

La solution retenue par Antal est une heureuse trouvaille du point de vue connotatif. Bresztovszky propose seulement une adaptation littérale. On aura garde, cependant, de ne pas oublier que le mot hongrois gyertya, comme image, possède également la signification de vie, elle-même, dans une locution telle que: "elöltötták a gyertyáját" = "megölték".

Les analyses et remarques précédentes, en raison de la constance des faits qu'elles font apparaître, plaident désormais en faveur d'une légère modification par économie de notre travail. Nous allons donc renoncer à présenter systématiquement une analyse comparative des deux traductions hongroises, et nous nous réserverons le droit de présenter ces deux versions dans les seuls cas où les différentes solutions retenues permettent d'émettre des considérations stylistiques significatives par rapport à la valeur en langue de l'expression en question. C'est ainsi que nous puiserons majoritairement nos exemples dans la traduction réalisée par Antal László. Ajoutons enfin qu'en raison de l'importance de la représentation dans le texte de Zola de certains champs conceptuels (malaise physique, malaise moral, dégénérescence sociale, etc.) aux limites indistinctes en raison des procédés de l'écriture littéraire, nous proposerons un découpage thématique pour les séries: indifférence, énervement, exaspération, paresse, dont certains constituants offrent des exemples évidents d'indice élevé de parenté, voire de synonymie.

1/. Expression de l'indifférence:

La manière la plus courante consiste à employer une locution dont le sémantisme fait apparaître l'occultation métaphorique d'un objet grossier (oeil = cul) en relation avec un verbe évoquant une forme déviante de la sexualité; tout comme l'idée de se livrer à un raisonnement faux, parce qu'il est contre nature, s'exprime dans la

symbolique locution: "se mettre le doigt dans l'oeil", intensivement renforcée par le détail: "jusqu'au coude" **:

"s'en battre l'oeil"

"egyébbel nem törődött"(A.)

Antal propose là une adaptation qui ne tient pas compte de la nature constitutive de l'image et qui ne s'appuie que sur la recherche d'une correspondance globale des significations.

2/. Expression de l'énervement et/ou de l'exaspération:

Le corpus précédemment défini donne l'occasion de relever deux locutions à valeur synonymique:

"en avoir plein le dos"

"en avoir sa claque"

auxquelles Antal fait correspondre une seule et même traduction:

"torkig vagyok"(A.)

Du point de vue contrastif, la parenté sémantique des deux expressions françaises semble prouvée par l'unicité de la formule d'adaptation hongroise. Toutefois, il importe de remarquer le caractère relatif de cette équivalence si l'on prête attention à la constitution différente des locutions françaises. La première signifie sans ambages "être excédé" par une charge ou des coups; tandis que la seconde ne renvoie pas directement au sens de coup ou de gifle, mais plutôt à l'expression d'une satiété induite de l'utilisation de "claque". Ce dernier terme, en Picardie notamment, signifie "bonne mesure", et claquée (subst.fém.) désigne l'abondance. On peut donc penser que, derrière le terme "claque" se réalise un croisement inattendu des effets de la forme et du sens. La locution "en avoir sa claque", en tant que telle, ne résulte certes pas directement de cette valeur dialectale; mais celle-ci atteste, en profondeur, derrière la forme signifiante homonyme, l'efficacité d'un sémantisme de quantité et d'abondance dérivé de celui d'intensité, qui se trouve être également

23. Voir, sur ce point, Pierre Guiraud: Dictionnaire Erotique, Paris, Payot, 1978, pp.353.

partagé par le terme onomatopéique désignant un coup, tout geste violent appliqué sur la joue. L'expression peut alors désigner simultanément, grâce à l'emploi partitif indéfini du pronom "en", et une grande quantité de coups, et le sentiment intolérable qui en est la conséquence.

3/. Expression du rejet et de l'exclusion:

Le terme de l'exaspération résulte souvent, dans le langage populaire, en formules de rejet ou d'exclusion assurant l'envie de se débarrasser de quelqu'un avec brusquerie, de le renvoyer brutalement. Dans notre corpus, Zola utilise à cet effet toute une série d'expressions ayant en commun de reposer sur le schéma: envoyer + infinitif:

a) "envoyer promener"

"minden semmiségen összeszólalkoztak"(A.)

b) "envoyer coucher le monde"

"töle ugyan felfordulhat a világ"(A.)

c) "envoyer à chacun son paquet"

"hamar megkaphatja a magáét"(A.)

d) "envoyer dinguer"

"a fészkes fenébe kívántam"(A.)

D'après les dictionnaires contemporains, la formule la plus usuelle est "envoyer promener"; elle est également la moins forte de la série, et le virtuel /agressivité/ ne s'y lit pas obligatoirement. En revanche, si l'on substitue à "promener" d'autres infinitifs qui, en collocation avec "envoyer" créent le même signifié global d'exclusion: paitre, valser, chier, p.ex., la locution actualise aussitôt ce virtuel, et l'expression gagne en virulence. "Dinguer", qui participe du même mécanisme sémantique, sous la dépendance d'"envoyer", réactive le phénomène en raison de son origine -une nouvelle fois-onomatopéique²⁴. La violence du recours en langue à une formulation

24. On fait souvent appel, à ce sujet, à une base ding-, dind-, dand-, qui évoquerait le balancement (la sonnerie des cloches étant suggérée par ding-ding-dong, onomatopée proche voisine.).

qui fait surgir le bruit dans le langage mimerait, sous cet aspect, l'intensité du contenu du procès exprimé. Remarquons que, pour cette série, le traducteur ne recourt jamais à une vraie locution hongroise. Il n'en a pas moins été sensible à la différence d'intensité des diverses formes, comme le prouve son choix d'une formulation injurieuse, dans la langue cible, pour rendre "envoyer dinguer".

La locution "envoyer son paquet" à quelqu'un procède de la forme plus commune: "lâcher son paquet", qui signifie: dire son fait à quelqu'un. elle est également attestée sous la forme "donner/servir son paquet", au sens de parler sans ménagement, renvoyer, congédier une personne. L'ensemble fonctionne négativement en référence à l'expression "recevoir son paquet", qui désigne le fait d'être l'objet d'une juste réprimande. De cette opposition recevoir /vs/ envoyer, il est possible d'inférer que la locution "envoyer son paquet" implique une irritation de la part de son sujet, qui légitime l'arbitraire de l'action consistant à dire du mal de quelqu'un.

3/. Expression de la perte des moyens intellectuels et mentaux:

Une manière générique de désigner le phénomène réside dans la locution:

"/.../perdre la tête"(632)

"/.../ azt sem tudta, hol áll a feje"(A.288)

"/.../ elvesztette a fejét"(B.II.54)

Celle-ci exprime globalement le fait qu'un individu se trouve départi de sa raison dans une circonstance qui surprend chez lui toute forme de maîtrise. L'hyperbole étant une des formes les plus courantes en discours de l'emploi de la langue, l'expression a pu signifier déraisonner, au sens de devenir fou. Pour rendre cette acception la traduction d'Antal paraît, à première vue, convenable et fournir un équivalent justifié. Je ferai cependant remarquer que, dans le contexte spécifique de la fin du VIII^e chapitre, elle n'est pas entièrement à sa place. Gervaise "perd la tête" à la suite des sollicitations amoureuses de Lantier, dans une situation particulièrement scabreuse puisqu'elle ne peut pas entrer dans la chambre conjugale à cause de l'état d'ivresse de Coupeau, son mari. Il s'agit donc d'une subversion de l'intelligence des faits légaux, sociaux et

sentimentaux du mariage par la pulsion charnelle évoquée dans cette dichotomie judéo-chrétienne de la raison et du corps, qui fonde l'existence de la morale bourgeoise à l'époque de Zola. La locution hongroise retenue par Antal suggère, à tort dans ce contexte, l'idée d'un débordement de travail, de soucis qui empêchent de raisonner correctement. Au regard de cette modulation excessive, qui déforme le rapport interne des faits de la diégèse, la traduction de Bresztovszky, proche du mot à mot, me paraît posséder un degré supérieur de conformité au texte de départ, et respecter plus sensiblement les conditions contextuelles d'emploi de cette expression.

Une variante familière de "perdre la tête", que le texte de Zola place justement dans la situation d'être en relation directe avec des intérêts physiologiques, est obtenue par la substitution d'une synecdoque généralisante à la métonymie originelle de la tête:

"Elle perdait la boule, parce qu'il y avait des siècles qu'elle ne s'était rien mis de chaud dans le ventre."(749)

"Egészen elhülyült, száz éve nem volt meleg étel a gyomrában"(A.415)

"Mindjobban elvesztette az értelmességét, hiszen évszázadoknak tetszett neki az idő, amióta nem került meleg a gyomrába."(B.II.217)

Le niveau de langue familier est assez bien rendu perceptible, dans la traduction d'Antal, par la très grande force du verbe elhülyült, qui peut même devenir injurieux dans certains types de formulations hongroises. La version proposée par Bresztovszky, à l'inverse, propose un emploi très distingué pour rendre la signification globale de la locution, mais fait perdre la conscience de cet écart inscrit non dans la référence mais dans le code lui-même.

L'emploi métonymique de "tête", comme siège de l'esprit, pour désigner les facultés cérébrales et intellectuelles est également actualisé dans L'Assommoir sous la forme:

"Elle n'avait pas la tête à s'occuper de la cuisine"

"most nem volt kedve a sütéssel bajlódni"(A.)

Cet idiomatisme est d'un usage très courant en français, au sens d'être distrait, préoccupé par une idée ou un fait, adventices au re-

gard du centre d'intérêt principal. La métonymie renvoie à l'attention qu'il convient d'apporter à l'effectuation d'une tâche, et la préposition à implique une métaphore spatiale désignant, à l'extérieur de soi, le point d'application de cette attention. La tension engendrée par cette opposition de l'extériorité à la concentration des forces mentales est la cause même du sémantisme de l'expression.

Je terminerai cette revue rapide par une remarque sur les traductions de la locution qui désigne l'exercice vain d'une faculté mentale, dans une perspective de dépréciation qui rapproche cette expression de l'image dépréciative d'une sorte de masturbation intellectuelle stérile à laquelle le sujet s'adonnerait, soit par sottise, soit par curiosité naïve, soit par perversité:

"/.../ se turlupiner la cervelle." (751)

"/.../ miért kinozza az agyát" (A.417)

"/.../ mégjobban elkinozná az agyvelejét." (B.II.220)

L'expression est une variante de la locution plus répandue "se creuser la tête", à laquelle les lexicographes prêtent comme origine une référence à la farce et au personnage de Turlupin combinée à la désignation ancienne d'une secte d'hérétique. L'ensemble produit cet effet d'inanité, que les deux traducteurs ont eu du mal à expliciter en recourant au verbe kinoz, susceptible d'exprimer, au témoignage de quelques dictionnaires hongrois, l'exagération, mais qui ne rend guère compte de la référence culturelle incluse dans l'image.

4/. Expression de l'extériorisation des états psychologiques:

Une première possibilité d'exprimer en image la profondeur d'un état psychologique est de recourir à un mécanisme d'interprétation intéroceptif, quelque anachronique que le terme puisse sembler ** à l'égard de Zola.

Cette attitude est essentiellement représentée dans notre corpus par la locution "faire un nez", au sens de montrer son dépit, occurrente sous deux formes:

a) "Le chapelier fit un instant son nez"

25. Il ne paraît attesté dans les dictionnaires contemporains qu'à partir de 1962.

"a kalapos először fintorgott..."(A.)

b) "Il (Lantier) faisait un nez qui s'allongeait chaque jour."

"napról napra jobban lógatta az orrát."(A.)

Dans le premier cas, une légère variante apparaît dans l'utilisation de la forme de référence possessive "son", qui suggère un indice sémantique sous-jacent d'habitude personnelle. Dans le second cas, au contraire, le respect de la forme traditionnelle va dans le sens d'une interprétation du sens de cette mimique selon le sens social de la gestuelle, enregistré par le code des attitudes humaines expressives. Mais, à bien y regarder, cette différence se double d'une opposition entre le passé simple, qui inscrit la réalisation de l'événement dans une histoire répétitive, et l'imparfait, qui actualise l'image en discours sous forme d'un commentaire du narrateur que prolonge, -sous forme plaisante- la subordination relative ultérieure à valeur déterminative. Le hongrois, qui ne possède qu'un seul passé, comme le montre Antal, ne peut exprimer cette nuance que par d'autres moyens, en l'occurrence lexicaux.

Une autre manière de signifier ce rapport de l'intériorité à l'extériorité réside dans la locution "se mettre dans tous ses états", dont une des vertus sémantiques est de porter au premier plan le sème générique /condition psychologique extrême/.

"A quoi bon se mettre dans tous ses états?"(751)

"mínek is gyötri magát?"(A.417)

"ha az ember csak ezen törné a fejét"(B.II.220)

La valeur psychologique principale de cette locution est celle qui s'exprime dans les paraphrases: s'agiter, s'énerver, être furieux, déprimé, accablé, etc., lesquelles, malgré la présence conjoncturelle d'un réflexif, marquent plutôt la subversion de l'individu par une force qu'il ne contrôle pas (ou plus), qu'une prise de position particulière du sujet par rapport au procès énoncé. On remarquera que la traduction d'Antal László fait usage d'un verbe intensif qui contribue à rendre la connotation extrême de la locution. La formule choisie par Bresztovszky, en comparaison, nous semble fautive en ce qu'elle renvoie à un effort mental et à une intentionnalité dont la locution française est entièrement dépourvue.

5/. Expression de la paresse:

En tant qu'illustration d'un processus de dégénérescence individuelle ayant son origine dans les structures et le conditionnement de la société contemporaine, L'Assommoir expose quelques cas de locutions ou d'expressions qui dénotent une perversion par la négative de l'expression du travail et une utilisation dévoyée de l'aspiration légitime au loisir.

Nous retiendrons plus particulièrement deux cas:

a) "Coupeau pouvait faire la Saint-Lundi" (751)

"ülhette a Szent-heverdel napját" (A.417)

"ünnepelhette a Szent Heverdel napját" (B.II.220)

La locution française, qui date de la première moitié du XIX^e siècle, procède du renversement de l'expression ordinaire Lundi saint pour désigner le premier jour de la semaine sainte, traditionnellement associée aux derniers moments du Carême et à une habitude de labeur. La charge contrefactuelle de la locution, tant à l'égard de la société qu'à l'égard de la religion qui en norme la morale, réside dans cette antéposition qui dénonce toute une partie de la signification du calendrier liturgique. L'expression en paraît aujourd'hui sensiblement vieillie, et il est plaisant de constater que les traducteurs ont aussi eu recours à des formes d'expression obsolètes. Du point de vue des connotations engendrées par la locution, il est notable que la traduction hongroise, dans les deux cas, motive et souligne la constitution de l'expression. Le substantif heverdel, au regard de la forme attendue Hétifő, constitue une déformation consciente du verbe hever / elhever signifiant la paresse, le fait de rester au lit et faire la grasse matinée. Le terme ne s'utilise que dans cette collocation, toujours accompagné de la forme nap.

b) "En face du comptoir, sur un banc, Bibi-la-Grillade, le dos contre le mur, fumait sa pipe d'un air maussade. - Tiens, Bibi qui fait sa panthère, dit Coupeau. On a donc la flemme, ma vieille?" (620).

"A söntéssel szemben Pörkölő Bibi ült egy lócán s hátát a falnak vetve komor képpel szitta a pipáját. - Néi Bibi kocsmáőréséget tart jegyezte meg Coupeau. -Munkaundorod van, öreg fiú?" (A.274)

"Szemben a kimérbasztallal egy padon ült Nagy Rostélyos és hátát a falnak támasztva mogorva ábrázattal pipázott. - Nini, Nagy Rostélyos tigrisesdit játszik - mondta Coupeau - tegnapos vagy, öreg?" (B.II.37)

L'expression "faire sa panthère", au sens de rôder d'un cabaret à l'autre, remonte à la seconde moitié du XIXe siècle. Alphonse Daudet l'attribue aux ouvriers parisiens, peu avant la guerre de 1870, et ajoute cette explication: "par allusion, sans doute, à ce mouvement de va-et-vient qu'ils voient aux fauves encagés" ²⁶. Il apparaît, en conséquence, qu'elle peut prétendre à un élargissement connotatif de son sens: ne pas travailler, paresser, sous le coup d'une monomanie mentale dépressive liée aux conditions d'existence, et fréquenter assidûment les débits de boisson. La motivation secondaire cachée qui rattache d'ailleurs le substantif Panthère à la dénomination vieillie et argotique de l'oisif bourgeois: le Pante, qui peut s'offrir le luxe de ne rien faire, interpole étroitement les aspects de calembour et de métaphore inscrits dans la locution.

Cette complexité de la forme n'a été saisie que par Antal, dont l'approximation est satisfaisante, tandis que Bresztovszky propose une version littérale tout-à-fait déplacée.

Il reste, pour finir cette section, à analyser quelques exemples de locutions inclassables dans des catégories thématiques trop strictes, mais qui présentent, d'une part, l'intérêt d'appartenir à des séries très usuelles et largement pratiquées en français, d'autre part, la caractéristique de posséder une valeur particulière en raison de leur rareté et de leur obsolescence.

1/. Expression de l'enrichissement et de l'amélioration des conditions de vie:

a) "/.../ battre son beurre en public."

"/.../ a világ szeme láttára űzte kisdéd játékait." (A.)

La locution ordinaire est "faire son beurre", au sens de faire des profits, gagner un argent considérable, et elle revêt, dès son

26. Alain Rey, Sophie Chantreau, Dictionnaire des Expressions et locutions, Les Usuels du Robert, Paris, 1989, p.853.

apparition au début du XIXe siècle, une valeur, assez péjorative, qui tient à la nature du "beurre", substance de luxe grasse, onctueuse et fondante, ainsi qu'à la relation induite par l'emploi du pronom personnel. Ce dernier distingue le bénéficiaire de l'action qui est aussi son agent, et la réversion du profit qui en résulte incline le sémantisme vers l'expression indirecte d'une attitude s'écartant des règles admises du comportement social, notamment dans le contexte grégaire illustré par Zola. Individualisme prohibé, qui, généralement, se conquit dans les marges d'affaires plus ou moins honnêtes, et qui trouve sa condamnation dans le caractère ostentatoire qu'il se donne ("en public"). Il est intéressant de noter que, lorsque ce dernier détail est omis, l'emploi contextualisé va dans le sens d'un adoucissement de la péjoration morale liée à l'utilisation de la locution:

"Si ton Monsieur est bien nippé, demande-lui un vieux paletot, j'en ferai mon beurre." (764)

"S ha valami elegáns palit halászol ki, kérj tőle egy kabátot, én még elhordom." (A.431)

"És ha az úr jól ki van öltözködve, kérjél tőle egy ócska felöltőt is, hadd jusson nekem is valami!" (B.II.237)

La difficulté de rendre la stratification du contenu de cette locution réside dans son idiomatisme, qui, en l'occurrence, touche aux limites anthropologiques de la culture, et à la valorisation que le beurre a pu gagner dans certains terroirs français. Les deux traductions ont pour caractéristique commune de ne pas tenir véritablement compte de cette complexité, et de donner une paraphrase qui n'est valable que dans le contexte précis de la citation.

Une autre possibilité d'exprimer l'amélioration des conditions de vie par la richesse par l'emploi d'une locution incluant le substantif "beurre" est de recourir à la forme, apparemment plus fréquente selon les dictionnaires: "mettre du beurre dans les épinards". Dans ce cas, nous retrouvons le terme désignant la matière animale d'enrichissement des mets dans une collocation qui l'associe à la désignation d'un légume, passant à juste titre pour être insipide sans un quelconque accompagnement. Mais, ce qui rend plus remarquable la métaphore inscrite dans la locution, et, ce qui, du même coup, en explicite le pouvoir sémologique, c'est que la notion d'argent y est deux fois énoncée: une première fois, avec "beurre" lui-même, et une

seconde fois avec "épinards" en tant que ce terme appartient à un paradigme lexical exprimant populairement cette notion: artich²⁷, blé, cresson, gruau, oseille, trèfle, au travers d'éléments du lexique végétal²⁸. C'est, en somme, toute une isotopie culinaire qui se trouve ainsi actualisée dans cette locution, avec le sens péjoratif qui s'applique secondairement à la signification de cuisine: manoeuvres plus ou moins louches, trafic, tripotage, au sens où la forme de ce terme associe tripes et potage... Une telle complexification du sens, indépendamment de toute référence à une pratique culturelle concrète, crée une véritable gageure pour le traducteur. Celui-ci doit effectivement trouver dans sa langue un lieu sémantique homothétique de la langue de départ, et susceptible de produire les mêmes effets associatifs indépendamment de la différence fondamentale des systèmes culturels et linguistiques qui configurent l'ensemble anthropologique inscrit dans le texte. Dans L'Assommoir, la difficulté est accrue par la linéarité de l'écrit, qui conjugue successivement deux locutions dont le rapport à la notion d'argent est rendu d'autant plus problématique que l'action envisagée contrevient ouvertement aux règles de la morale:

"Dis-donc, ma biche, je ne te retiens pas... T'es pas encore trop mal, quand tu te débarbouilles. Tu sais, comme on dit, il n'y a pas si vieille marmite qui ne trouve son couvercle. Dame si ça devait mettre du beurre dans les épinards."

"Jól van, galambon, én nem tartalak vissza... Még rád lehet nézni, ha kivakaródzol. Ahogy mondani szokták, ócska zsáknak is akad foltja. A teremtésit! Hátha így nekünk is csurran-cseppen valami!" (A.)

"Nézd csak, lelkem, én nem tartalak vissza... Még nem is vagy olyan csúnya, ha kimosakszol. Azt mondják, hogy az ócska zsák is megtalálja a maga foltját... Az istenit, ugy csak elboldogulnánk valahogy..." (B.)

27. Avec la suppression expressive de la syllabe finale, caractéristique de l'oralité d'une langue proche des usages quotidiens du peuple, qui détache l'artichaut de sa référence légumineuse; comme, à l'inverse le pitaine, pour capitaine est-privé, dans sa première syllabe, du couvre-chef qui en assure populairement l'autorité dans la hiérarchie militaire.

28. Voir sur ce point: P. Guiraud, Sémiologie de la Sexualité, Paris, Payot, 1978, p.235.

Il ne s'agit rien moins, ici, pour Coupeau, le mari, que d'inciter sa femme, Gervaise, à la prostitution afin d'améliorer l'ordinaire quotidien. L'image de la marmite et du couvercle offre, en une relation explicite de couverture, aisément métaphorisable dans le domaine sexuel ²⁹, la représentation d'un "couple bien assorti" comme les deux parties d'un objet usuel. Et, qui plus est, d'un objet de cuisine motivant par anticipation le choix de "mettre du beurre dans les épinards". Pour cette première difficulté, les traducteurs hongrois ont trouvé un équivalent constitué d'autres éléments notionnels mais dont l'ensemble aboutit exactement à la même signification dans l'imaginaire collectif. Pour la seconde difficulté, Antal comme Bresztovszky touchent le contenu global de la locution française, mais à partir de traitements différents du problème. Antal choisit une forme qui offre les particularités d'une vraie locution: "Csurran-cseppen" évoque parfaitement, dans sa constitution même, l'idée de posséder quelque chose en plus, avec plus ou moins de régularité. Bresztovszky, pour sa part, fait choix d'une périphrase; on pourra lui objecter que cette décision contrevient à l'économie du discours que manifeste dans une langue l'emploi d'une locution.

2/. Expression d'un effort de haute intensité:

Le chiffre quatre possède l'aptitude de désigner, dans le système sémiologique de la numération française, l'abondance, la minutie, le soin, mais aussi une quantité indéterminée ³⁰. La locution "se mettre en quatre" expose le paradoxe linguistique d'une opération mathématique qui, s'appliquant à l'individu, conduit à inverser la division de soi-même en une multiplication de ses pouvoirs: faire tout son possible, se dépenser sans réserve pour quelqu'un. L'unicité indivise est ainsi démultipliée dans le sens de la bonne volonté qu'elle manifeste à l'égard d'autrui.

"Mme Boche, Gervaise elle-même se mirent en quatre pour lui."

(601)

29. Surtout si l'on rapproche cette représentation de la figure du trou, omniprésente sous toutes ses formes dans L'Assommoir, ainsi que le montre François Rastler dans son analyse de "Ah! Bonnerre! Quel trou dans la blanquette!..." in Sens et textualité, Paris, Hachette, 1989, pp.148-179.

30. On comparera, à cet égard: Un de ces quatre matins, manger comme quatre, courir quatre à quatre, couper les cheveux en quatre, tiré à quatre épingles, etc.

"Boche-né, de maga Gervaise is rengeteget talpalt a szobáért."
(A.253)

"Boche-né, sőt még maga Gervaise is ugyancsak törték magukat..." (B.II.11)

La version de Bresztovszky reflète convenablement le sens général de la locution; celle d'Antal, en revanche, quoiqu'elle constitue une bonne traduction, n'est valable sous cette forme que dans le contexte précis de cette page.

3/. Expression de l'antagonisme:

Désignant généralement un archisémème /augmenter/ le verbe "monter" est propre à figurer dans bon nombre de locutions exprimant un procès d'opposition: être monté contre quelqu'un, monter le coup, monter à l'assaut, monter à Paris, etc.. Singulièrement, "monter la tête à quelqu'un" signifie l'exciter, exaspérer sa colère, sa jalousie à l'endroit d'autrui, et désigne, par conséquent, un procès factitif (faire que quelqu'un fasse quelque chose contre quelqu'un d'autre) à triple détente:

"Alors Mme Lerat et Virginie pour lui monter la tête /.../"(612)

"Erre Lerat-né és Virginie hogy felingerejék /.../"(A.266)

"/.../ csakhogy bele szédítsék a dologba /.../"(B.II.26)

Nous constatons dans ce cas que les deux verbes hongrois accompagnés d'un préverbe sont aptes à rendre exactement la signification factitive de la locution française dans une même orientation négative de son contenu. Reste la question -irrésolvable en dehors d'une analyse globale des problématiques de chaque traduction- du degré de congruence de ces traductions avec l'expression française de départ.

4/. Expression de la vigilance:

Un même objet référentiel et symbolique est employé dans deux locutions pour désigner cet état d'attention soutenue au terme duquel se manifestent l'obéissance et le résultat du procès envisagés sous cet angle par le narrateur:

a) "Il (Lantier) menalt Gervaise au doigt et à l'oeil."

"/.../ fölényesen parancsolgatott Gervaise-nek."(A.)

"Gervaise-t az ujja köré csavarta..."(B.)

Dans ce type de formulation, "oeil" renvoie à la vigilance attentive, et "doigt" indexe la désignation d'une obéissance précise, dans un univers d'assomption énonçant l'ordre et la surveillance. On ajoutera à cet effet, les virtuèmes sexuels évoqués précédemment à propos de la locution "s'en battre l'oeil"³¹. Bresztovszky a recours à une locution hongroise reconnue et globalement équivalente, quoiqu'elle contienne des éléments lexicaux entièrement différents. Antal, pour sa part, a retenu un verbe exprimant l'ordre, précédé d'un adverbe intensif renforçant le sémantisme de l'ensemble; une telle formule peut aussi être considérée comme une bonne solution.

b) "S'ils avaient su, ils se seraient barricadés, parce qu'on doit toujours être sur l'oeil avec les mendiants."(755)

"Ha ezt sejtik, inkább bezárkóznak, mert az ilyen koldusnépséggel sosem lehet elég óvatos az ember."(A.422)

"Ha tudták volna, eltorlaszolták volna magukat, mert a koldusokra mindig vigyázni kell."(B.II.226)

L'oeil, symbole de la vigilance et de l'attention soutenue³², inscrit dans la locution française un sémantisme comparable à celui d'"avoir l'oeil sur...", mais dans une perspective qui rapporte le procès et son effet à l'agent (être sur le qui-vive), alors que la forme avec "avoir" vise plus concrètement l'objet du procès (X est observé par Y). Nos deux traducteurs ont indéniablement compris la spécificité de la locution française, mais faute d'équivalent hongrois, ils ont dû se contenter de la rendre dans sa signification globale, sans pouvoir s'arrêter aux aspects imagés de son expression.

Je terminerai cette section en retenant quelques autres locutions, trop diverses pour être classées sous un chef satisfaisant.

31. V. supra, p. 80

32. Pendant longtemps, en France, les garde-chasse des Eaux et Forêts ont porté une médaille d'argent qui identifiait leur fonction, et sur laquelle était gravé un oeil entouré de ses plus perspicaces rayons.

a) "Etre à la couleur":

La locution constitue, sous cette forme, une paraphrase d'être au courant, de percevoir les apparences, connaître les fausses raisons, distinguer le caractère spécieux d'un jugement, selon un emploi courant jusqu'au XIXe siècle du substantif "couleur". S'ajoute par conséquent à la familiarité de l'expression une formulation archaïque qui donne de la tablature aux traducteurs:

"/.../ eux qui étaient à la couleur."(762)

"/.../ de azok firkás palik lehettek..."(A.429)

"/.../ a két ember, aki jókedvében volt, tréfálkozott vele és valami olyasmit mondott..."(B.II.235)

Les solutions retenues, disent moins, à notre sens, que la locution française, mais on peut admettre que le syntagme nominal "firkás palik" réussit moins mal à rendre ce vocabulaire familier, argotique et archaïque de L'Assommoir.

b) "Aller selon sa bourse":

Une telle expression est suffisamment vieillie pour que nombre de dictionnaires l'oublie totalement; elle signifie cependant, pour l'individu, la nécessité de mettre en accord ses fins et ses moyens.

"Il faut aller selon sa bourse."

"Addig nyujtózkodjunk, ameddig a takarónk ér"(A.)

"Annyit költünk, amennyire futja"(B.)

Les deux traducteurs, dans ce cas, ont opté pour des solutions entièrement différentes. Antal donne la formule la plus usuelle, qui a justement une valeur proverbiale, et qui recouvre complètement la signification de la locution française, bien qu'elle soit composée d'autres éléments lexicaux. Bresztovszky, quant à lui, tente de rendre compte de l'ensemble à l'aide d'une traduction qui rapproche les mots hongrois du sémantisme individuel des éléments du lexique français.

c) "Reprendre son collier de misère"

Une telle locution rappelle la morale de la Fable de La Fontaine: "Le Loup et le Chien", en ce que l'animal domestique est dénoncé

pour avoir accepté de porter le signe de sa soumission, contre l'usufruit d'avantages domestiques. Notons, au reste, que ce sens initial est largement excédé par la série des animaux qui, à l'époque de Zola, peuvent prétendre à une telle représentation: cheval de trait, chien à l'attache, etc.

"Il fallait reprendre son collier de misère"

"újból nyakába veheti a nyomor igáját" (A.)

"újra nyakába kell vennie az embernek a nyomoruság igáját"
(B.)

L'objet "collier" évoque la sujétion pénible d'un animal ou d'un être qui accepte la soumission. Dans la locution hongroise correspondante, nous retrouvons exactement la même image, et l'expression a recours, d'ailleurs, à des vocables voisins ou apparentés, à la différence près que la version hongroise contient la forme nyakába, explicitant et intensifiant l'effet produit par l'image convoquée.

d) "River son clou à quelqu'un"

Une telle locution semble présentement déjà bien obsolète; mais, à l'époque de Zola, elle possède encore une puissance familière et archaïque incontestable, dont on a aujourd'hui presque perdu la valeur technologique forte, qui lui fait signifier le procès de réduire quelqu'un au silence par une réplique péremptoire, de le faire taire. L'occurrence suivante de L'Assommoir, par la modalisation adverbiale qui l'accompagne, redonnerait indirectement du sens à l'activité artisanale sous-jacente qui constitue le noyau de la locution:

"Mais il lui riva son clou de belle façon." (763)

"De Coupeau jól kifizette." (A.430)

"De az ember egyszerűen elment mellette" (B.II.236)

Sous cet aspect, Antal a parfaitement compris le sens et le fonctionnement de la locution française, qu'il a réussi à rendre par un verbe et un adverbe. Bresztovszky, malheureusement, manifeste à l'évidence une incompréhension coupable de l'expression originale.

Il est temps, désormais, de conclure si jamais, toutefois, le procès de ce verbe peut bien trouver à s'appliquer à l'épineuse question de la traduction, envisagée sous ses aspects théoriques et pratiques, et s'il est possible de trouver de solutions véritablement adaptées aux multiples enjeux, souvent si divergents, de cette activité. L'ensemble des exemples commentés ci-dessus montre que la difficulté de traduire les expressions idiomatiques d'une langue est déjà grande lorsqu'on considère les formes générales de la langue source et de la langue cible, puisqu'il s'agit de mettre en relation deux visions du monde qui ne se superposent pas nécessairement, et qui font appel à un découpage conceptuel et notionnel de l'univers propre à chaque configuration linguistique. Chaque vocable est alors, dans chacune des deux langues, susceptible de s'insérer dans des réseaux sémantiques associatifs et connotatifs, qui font appel à l'expérience subjective et/ou collective du monde; le linguistique achoppe ici sur l'anthropologique.

Mais cette difficulté est décuplée, à l'évidence, lorsque le travail de traduction s'applique à un texte littéraire, dans lequel la citation d'une expression proverbiale, ou d'une locution stéréotypée, outre son aptitude à signifier globalement une représentation de l'univers, s'intègre à un dessein esthétique dont doit rendre compte la configuration stylistique de l'oeuvre. C'est alors que le langage de dénotation d'une sémiologie directe de la langue s'involue et se dédouble, selon le schéma de Hjelmslev, en un langage de connotation apte aux effets indirects de la sémiologie interne au texte.

Le degré variable de réussite ou d'échec des traductions d'Antal et Bresztovszky manifeste ainsi, en pleine lumière, la diversité des intérêts mis en jeu et l'importance d'une compréhension du texte qui fasse appel au plus grand nombre d'indices interprétatifs de sa forme sémiotique. C'est bien en ce sens que toute entreprise de traduction littéraire qui a déjà victorieusement passé les obstacles interlinguistiques, doit s'affronter à la création d'une forme stylistique et esthétique équivalente dans le système culturel de la langue-cible, et risque d'achopper, dans sa démarche, sur les différences irréductibles de l'anthropologie. Car cette dernière est créatrice des valeurs signifiantes les plus profondément ancrées dans l'imaginaire individuel et collectif que reflète la littérature.

EXERCICES

1/. Analysez en fonction du contexte la série suivante de comparaisons idiomatiques verbales relevées dans L'Assommoir; essayez de trouver une équivalence, ou une traduction globale en hongrois. Vérifiez votre solution dans la traduction d'Antal László, et justifiez les éventuelles différences.

1) "Ces noceurs-là étaient raides comme la justice et tendres comme des agneaux. Le vin leur sortait par les yeux, quoi!"

2) "Un soir, elle s'approcha du monsieur et lui envoya raide comme une balle que ce qu'il faisait là n'était pas bien."

3) "Les jours de fête, chez les Coupeau, on mettait les petits plats dans les grands, c'étaient des noces dont on sortait ronds comme des balles, le ventre plein pour la semaine."

4) "Maintenant, c'était réglé comme le boire et le manger, chaque fois que Coupeau rentrait saoul, elle passait chez Lantier, ce qui arrivait au moins le lundi, le mardi et le mercredi de la semaine."

5) "Au milieu de ce démolissement général, Coupeau prospérait. Ce sacré soiffard se portait comme un charme."

6) "Le matin, dès qu'il sautait du lit, il restait un gros quart d'heure plié en deux, toussant et claquant des os, se tenant la tête et lâchant de la pituite, quelque chose d'amer comme chicotin qui lui ramenait la gorge."

7) "Elle était sèche comme un échalas, menait une vie d'ouvrière cloîtrée dans son train-train, n'avait vu le nez d'homme chez elle depuis son veuvage."

8) "Quand elle était dans son lit, maman Coupeau devenait mauvaise comme la gale. Il faut dire que le cabinet où elle couchait n'avait rien de gai."

9) "Ça leur paraissait drôle tout de même, de voir Cadet-Cassis et la Banban aller sans cesse avec des étrangers, quand ils avaient

une famille. Ah bien! oui! Ils s'en souciaient comme d'une guigne, de leur famille!"

10) "Coupeau, saoul comme une grive, recommençait à viauper et disait que c'était le chagrin."

11) "Les hommes buvaient à leur soif, revenaient sains comme l'oeil, en donnant les bras aux dames."

12) "Jamais Gervaise n'avait encore montré tant de complaisance. Elle était douce comme un mouton, bonne comme du pain. A part madame Lorilleux, qu'elle appelait Queue-de-Vache pour se venger, elle ne détestait personne."

13) "Il rentrait gai et galant comme un pinson. Est-ce que ton amoureux est venu? demandait-il parfois à Gervaise pour la taquiner. On ne l'aperçoit plus, il faudrait que j'aille le chercher."

14) "Aucun mot à double entente ne lui échappait. Elle en lâchait elle-même de raides, en les appuyant du menton, rengorgée et crevant d'aise. Elle était dans le vice comme un poisson dans l'eau."

15) "On ne se doute pas combien ça désaltère les pochards de quitter l'air de Paris où il y a dans les rues une vraie fumée d'eau-de-vie et de vin. A son retour, il était frais comme une rose."

16) "/.../ madame Fauconnier prenait la défense de Gervaise: on avait tort de se moquer d'elle, elle était propre comme un sou et abattait fièrement l'ouvrage, quand il fallait."

17) "Le papa Coupeau, disait-il, s'est cassé le cou, un jour de ribote. Je ne puis pas dire que c'était mérité, mais enfin la chose s'expliquait... Moi, à jeun, et voilà que je dégringole en voulant me tourner pour faire une risette à Nana!"

18) "/.../ et il l'embrassait, il pleurait comme un veau, avec de si grosses larmes qu'il mouillait le drap en s'essuyant les joues."

II/. Vérifiez dans la liste suivante, à l'aide de dictionnaires, s'il s'agit de locutions usuelles en français contemporain ou de locutions vieillies. Dans les cas où c'est envisageable, cherchez également des variantes possibles. Essayez enfin de trouver personnellement l'équivalent hongrois ou une traduction globale.

1) "/.../ une après-midi, sur la place de la Bastille, elle avait demandé à son vieux trois sous pour un petit besoin, et que le vieux l'attendait encore. Dans les meilleures compagnies, on appelle ça pisser à l'anglaise."

2) "-Bah, monsieur Coupeau, dit-elle, au bout d'une minute, un petit verre de cric, ce n'est pas mauvais! Moi, ça me donne du chien... puis vous savez, plus vite on est tortillé, plus c'est drôle. Oh! je ne me monte pas le bourrichon, je sais que je ne ferai pas de vieux os."

3) "Oui, Coupeau et Lantier l'usaient, c'étaient le mot: ils la brûlaient par les deux bouts, comme on dit de la chandelle."

4) "Malgré leur résolution de ne pas se casser les côtes pour le quartier, ils avaient fini par prendre les choses à coeur et par s'reinter."

5) "/.../ il sortait parfois, bien peigné, avec du linge blanc, disparaissait, découchait même, puis rentrait en affectant d'être éreinté, d'avoir la tête cassée, comme s'il venait de discuter, vingt-quatre heures durant, les plus graves intérêts. La vérité était qu'il se la coulait douce."

6) "Nana, ravie de voir ses parents se manger, se sentant excusée à l'avance, commentait les cent dix-neuf coups."

7) "Les jours où ils rentraient furieux, c'était sur elle qu'ils tombaient. Allez-y! tapez sur la bête! Elle avait bon dos, ça les rendait meilleurs camarades de gueuler ensemble."

8) "Elles n'avaient pas besoin de lier connaissance, pour connaître leur numéro. Elles logeaient toutes à la même enseigne, chez misère et compagnie."

9) "/.../ il avait l'oeil chez François, qui promettait formellement de ne jamais présenter la note à la bourgeoise. N'est-ce pas? il fallait bien se rincer un peu la dalle, pour se débarrasser des crasses de la veille."

10) "Elle était gentille, maman Coupeau, de pleurer misère partout!... Avant-hier, pourtant, elle a mangé ici. Nous faisons ce que nous pouvons, nous autres. Nous n'avons pas le Pérou..."

11) "Et puis, zut! elle demandait son plaisir, rester en tas, tourner ses pouces, bouger quand il s'agissait de prendre du bon temps, pas davantage."

12) "Les jours où le torchon brûlait, elle criait qu'on ne le lui rapporterait donc jamais sur une civière. elle attendait ça, ce serait son bonheur qu'on lui rapporterait. A quoi servait-il, ce saoulard? à la faire pleurer, à lui manger tout, à la pousser au mal."

III/. Essayez de trouver la locution verbale ou nominale du texte de Zola correspondant à la traduction proposée par Antal László. Justifiez et commentez le choix.

Chapitre IX:

- 1) "/.../ pedig máskor úgy alszik, mint a tej."(A.292)
- 2) "/.../ sajnálkozott azon a málészájú fivérén, akit a felesége lépten-nyomon megcsal."(A.292)
- 3) "/.../ s a házban megszokott medrében folydogál az élet, /.../"(A.293)
- 4) "/.../ felőle ugyan felfordulhat a világ."(A.300)
- 5) "/.../ egyik este korgó gyomorral ültek az üres tányérok előtt."(A.302)
- 6) "Őszbe vegyülő haja /.../"(A.304)
- 7) "/.../ ő húzta magára az egész takarót, ő kaparintotta meg mindenkől a javát, asszonyból, ételből és egyébből."(A.305)
- 8) "Igen, Coupeau és Lantier elkoptatták, ez a helyes kifejezés, ahogy a gyertyáról szokták mondani: két végén égették egyszerre."(A.306)
- 9) "Lantier egyre azon kesergett, hogy fogy, napról napra jobban lógatta az orrát."(A.307)
- 10) "/.../ tejjel-mézzel folyó Kánaán ez, amelynek többé nem találja párját."(A.307)
- 11) "/.../ úgysem tud többé zöld ágra vergődni."(A.310)

Chapitre XII:

- 12) "/.../ annyira eltompult, hogy inkább felfordult volna, semhogy egy ujját megmozdítsa."(A.415)

13) "Fél frankot, egy frankot, apró-cseprő szivességeket kértak egymástól ezek ez éhenkórászok." (A.420)

14) "Nem is a szívvél van baj." (A.421)

15) "/.../ mert az ilyen koldusnépséggel sosem lehet elég óvatos az ember." (A.422)

16) "/.../ egy a kenyéradó gazdájuk: Inség és Társai." (A.428)

17) "/.../ végigtámolygott a boltok mentén, sírt, mint a záporoső." (A.429)

18) "Hanem az ő felesége tudja ám kormányozni a bárkát!" (A.430)

19) "Azt hiszi Gervaise, afféle anyámasszony katonája ő, aki begyullad tőle?" (A.430)

20) "Alighogy megtölti az ember a kazánt, s megemésztí az ételét, s újból nyakába veheti a nyomor igáját." (A.433)

21) "Mert én már torkig vagyok." (A.435)

22) "Szent Lóvét ünnepelték ma, nagyon vidám szent ám őkelme, bizonyára ő őrzí a mennyei kasszát is." (A.437)

GLOSSAIRE

Aposiopèse: n.fém.; terme de rhétorique, suspension brusque et stratégique d'une phrase par un silence, qui n'exclut pas le développement muet de la pensée.

Archisémème: n.masc.; terme de l'analyse sémantique componentielle, désigne, au plan du contenu, le dénominateur commun à un faisceau de sémèmes ou effets de sens réalisés dans des unités lexicales ou lexèmes.

Astéisme: n.masc.; terme de rhétorique, forme de dépréciation ironique qui s'exprime le plus souvent au moyen d'un vocabulaire et d'une syntaxe qui recherchent dans l'hyperbole (v. ce terme) et l'excès l'expression de détails insignifiants.

Congruence: n.fém.; terme de sémantique lexicale désignant la compatibilité et l'affinité des traits définitoires d'éléments lexicaux articulés par la syntaxe.

Connotation: n.fém.; terme de linguistique (glossématique danoise) désignant le système de signification secondaire qui se déploie dans le seul plan de l'expression d'un système dénotatif articulant en une relation de solidarité infrangible l'expression et le contenu du signe. Par extension, désigne toute valeur secondaire apportée à la signification d'un mot en vertu des implications du contexte, des codages culturels et du système de valeurs du locuteur ou du récepteur de la communication.

Contenu: n.masc; terme de linguistique, employé parfois à la place de signifié (v. Saussure, C.L.G.), référant à la conception glossématique de Hjelmslev, et désignant la formalisation conceptuelle de la matière extra-linguistique en substance de langage verbal.

Cooccurrence: n.fém.; terme de lexicologie et d'analyse de discours désignant la présence corrélatrice, dans un même contexte, d'éléments appartenant à des catégories grammaticales identiques ou différentes.

Dénotation: n.fém.; terme de linguistique (glossématique danoise) désignant le système de signification primaire associant, au moyen

d'une relation infrangible, une expression et un contenu constituant les deux plans sur lesquels se déploient conjointement les aspects matériels et conceptuels du signe.

Dictum: n.masc.; terme de grammaire, emprunté à la logique et à la théorie psycho-mécanique de G.Guillaume, désignant le contenu représentatif de l'énoncé; en d'autres termes, la mise en rapport d'un prédicat avec un sujet (v. modus).

Diégèse: n.fém.; terme de narratologie, ensemble des faits référentiels du récit envisagé sous l'angle du signifié ou contenu narratif du texte, indépendamment des conditions de son énonciation.

Enoncé: n.masc.; terme de linguistique, objet verbal considéré sous l'angle linguistique de ses procédures formelles de constitution.

Enonciation: n.fém.; terme de linguistique, objet verbal considéré sous l'angle de ses conditions pratiques d'actualisation, en relation avec des coordonnées nunéocentriques (maintenant, je, ici).

Entropie: n.fém.; terme relevant de la théorie de l'information, et désignant la quantité d'information transmise par un message, au sens où ce dernier oscille constamment entre le bruit (perturbation de la transmission) et la redondance (répétition non informative de segments du message destinée à assurer la stabilité de la transmission).

Euphémisme: n.masc.; terme de rhétorique qualifiant l'atténuation volontaire de la portée efficace d'un propos.

Expression: n.fém.; terme de linguistique, employé parfois à la place de signifiant (v. Saussure, C.L.G.), référant à la conception glossématique de Hjelmslev, et désignant la formalisation matérielle, sous l'espèce des signes d'une langue, de la substance des moyens de communication propres à ce système linguistique.

Figure: n.fém.; terme de rhétorique désignant les transformations de l'emploi des mots qui intègrent ces derniers à d'autres systèmes de valeur que celui de la dénotation; ces transformations leur confèrent un nouveau statut référentiel, simultanément connotatif (le mot entre dans des réseaux d'association)

et métalinguistique (sa transformation le désigne comme un signe littéraire). Voir: métaphore, métonymie, synecdoque, etc.

Homothétie: n.fém.; terme de mathématique s'appliquant à la transformation géométrique dans laquelle l'image d'un objet varie dans un rapport constant par rapport à la droite ou au plan qui définissent sa position.

Hyperbole: n.fém.; terme de rhétorique dénotant l'utilisation d'un mot ou d'une locution dont le sens effectif dépasse de loin ce qu'il convient d'exprimer, et atteint les limites de l'exagération.

Idiolecte: n.masc.; terme de linguistique désignant le sous-système de la langue régulièrement actualisé en parole par le sujet parlant; par extension, ensemble des habitudes verbales d'un individu.

Idiomatisme: n.masc.; terme de linguistique qualifiant des formes d'expression propres à une langue, difficilement traductibles en raison de l'insertion de ces formes dans certains types anthropo-culturels de représentation du monde.

Intégrant: n.masc.; terme de sémiologie appliqué à tout élément linguistique ou sémiotique permettant d'établir une relation sémique entre les items constitutifs d'un texte.

Intéroceptif: adj.; terme de psycho-physiologie qualifiant les milieux organiques internes. S'applique généralement à la sensibilité interne des êtres vivants, par opposition à extéroceptif, qui désigne les formes apparentes et les manifestations de cette sensibilité.

Isotopie: n.fém.; terme de sémantique désignant, dans un énoncé, la permanence de traits sémantiques de classe (v.classème) qui en assurent la continuité et l'intelligibilité en termes de compatibilité réciproque des constituants.

Linguistique: n.fém.; discipline dont l'objet d'étude sont les langues en relation avec les principes généraux du langage. Deux tendances principales y sont à l'oeuvre: la tension vers l'élucidation d'universaux typologiques, qui mène à la présentation de remarques sémiologiques, d'une part; et la tension vers la différenciation des groupes en langues particulières, d'autre part, sous la charge de

deux orientations théoriques différentes: la perspective synchronique, en premier lieu, et la perspective diachronique, en second lieu.

Litote: n.fém.; terme de rhétorique désignant -par la voie étymologique- l'effort de simplicité qui consiste à employer des termes qui atténuent la pensée et suggèrent beaucoup plus qu'ils ne sont censés dire.

Métalangage: n.masc.; terme de linguistique (emprunté à la glosématique danoise) désignant le dédoublement du plan du contenu d'un langage dénotatif. Ce dédoublement s'opère dans l'application d'un nouveau système articulant une expression et un contenu, dont la finalité est de paraphraser le précédent. En langue naturelle, désigne, par extension, le langage-objet.

Métaphore: n.fém.; terme de rhétorique désignant la figure par excellence, qui fait correspondre -sur la base de la possession de qualités communes impliquée par des signes linguistiques- deux objets hétérogènes de l'univers; on distingue traditionnellement entre métaphore in absentia (le terme métaphorisant est absent; seul est exprimé le métaphorisé) et métaphore in praesentia (les deux termes sont cooccurrents en contexte).

Métonymie: n.fém.; terme de rhétorique appliqué au processus de désignation qui consiste à nommer un objet -ou concret ou abstrait, ou réel ou imaginaire- au moyen d'un terme qui renvoie à un autre objet en relation logique ou habituelle avec le premier; ainsi peuvent s'échanger l'effet pour la cause, le contenu pour le contenant, etc.

Modalisation: n.fém.; terme de linguistique qui rassemble l'ensemble des opérations morphologiques, lexicales, syntaxiques et intonatives par lesquelles un sujet parlant fait apparaître sa subjectivité à l'égard du contenu de l'énoncé.

Modus: n.masc.; terme de grammaire emprunté à la logique et à la psycho-mécanique de G.Guillaume, désignant l'attitude prise par le sujet parlant à l'égard du contenu représentatif énoncé dans l'acte d'énonciation (v. dictum)

Niveau de langue: n.masc.; terme de socio-linguistique qui s'applique à une représentation stratifiée des différents degrés de

pertinence sociale et pratique du discours appréhendé en ses éléments phonétiques et prosodiques, morphologiques, lexicaux et syntaxiques constituants.

Obsolescence: n.fém.; terme désignant le processus d'archaïsation progressive de certains éléments du vocabulaire, en raison du déclasserement technologique ou axiologique des civilisations. Empirisme et valeurs, dans leurs mouvances, contribuent à rendre obsolètes des pans entiers du lexique d'une langue.

Onomasiologie: n.fém.; terme de la théorie de l'information, qui désigne le parcours sémiologique effectué par l'émetteur du message, lorsqu'il cherche à faire correspondre à son intention d'expression les formes linguistiques mises à sa disposition par le système de la langue dans laquelle il s'exprime. En linguistique se dit de l'étude sémantique, à partir des concepts des concepts, des dénominations formalisées par les signes d'une langue.

Onomatopée: n.fém.; terme de linguistique désignant un mode de formation spécifique du vocabulaire, qui consiste à trouver dans l'harmonie imitative une raison apparente de réduire l'arbitraire du signe, et à faire apparaître une pseudo-motivation, le plus souvent poétique.

Paradigme: n.masc.; terme de linguistique, de grammaire et d'épistémologie, qui désigne l'ensemble des formes diverses appartenant à un même mot, ou l'ensemble des termes virtuellement substituables qui appartiennent à une même classe morpho-syntaxique ou sémantique.

Paraphrase: n.fém.; terme de linguistique désignant un énoncé contenant une information identique à un autre énoncé, tout en étant plus étendu que ce dernier.

Parémiologie: n.fém.; terme de poétique s'appliquant à l'étude scientifique des proverbes et autres expressions formulaires.

Parlure: n.fém.; terme de linguistique emprunté aux conceptions socio-grammaticales et psychologiques de Damourette et Pichon (E.G.L.F. t.I), qui désignent par ce terme l'ensemble des moyens d'expression utilisés par un groupe social déterminé; se rapproche, en ce sens, de sociolecte (v.ce terme); par extension, s'applique aux

formes de représentation de la langue majoritairement actualisées par une collectivité ou un groupe social dans l'exercice du discours.

Paronomase: n.fém.; terme de rhétorique désignant une figure de l'expression qui rapproche formellement dans l'énoncé deux signes dont les signifiants sont voisins et les signifiés distincts.

Périphrase: n.fém.; terme de rhétorique appliqué à une expression composée d'un groupe de mots utilisée pour exprimer une idée qui pourrait être énoncée à l'aide d'un seul terme; synonyme de circonlocution.

Pragmatique: n.fém.; terme de philosophie, s'appliquant à l'étude des relations entre signes et usagers des signes; par extension, partie de la linguistique qui tente de rendre compte du pouvoir effectif de la parole, et qui analyse les interactions du réel et de la langue sous l'angle de l'énonciation.

Prétériton: n.fém.; terme de rhétorique désignant l'acte par lequel un individu feint de ne pas dire ce qu'il énonce explicitement.

Protosémantisme: n.masc.; terme de linguistique faisant référence à l'archéologie profonde du sémantisme en langue telle qu'il peut se réaliser à l'aide de matrices consonantiques bi- ou tri-littères (b-b, b-f, p-t-k, t-r-k, etc.), aptes à exprimer des archisémèmes primaires: succion, coup, répétition, etc., selon un modèle élaboré essentiellement par Pierre Guiraud.

Rhétorique: n.fém.; terme désignant dans l'Antiquité l'art de persuader et de convaincre, à des fins esthétiques ou pratiques (art judiciaire); désigne actuellement, l'ensemble des procédures d'expression par lesquelles un énoncé se trouve pourvu de valeurs ornementales et esthétiques; à ce titre la rhétorique fait aujourd'hui partie de la poétique.

Sémasiologie: n.fém.; terme de la théorie de l'information, qui désigne le parcours sémiologique effectué par le récepteur du message lorsque celui-ci cherche à faire correspondre un contenu aux formes d'expression qui lui sont transmises par le vecteur de la langue qu'il pratique. En linguistique, désigne l'étude de la signification à partir du signe, en vue de déterminer le concept lié à ce signe.

Sème: n.masc.; terme de sémantique componentielle fondé sur une analogie de structure entre les plans de l'expression (phèmes ou traits distinctifs phonologiques) et du contenu, qui permet d'analyser ce dernier en une série de traits définitoires sous réserve de l'intégration du signe à un micro-système lexical, qui légitime sa distinctivité. Unité minimale de signification au plan du métalangage descripteur.

Sémème: n.masc.; terme de sémantique componentielle désignant, au plan du métalangage, descripteur l'effet de sens produit en discours par l'ensemble des sèmes constitutifs d'un signe.

Sémiologie: n.fém.; terme de linguistique s'appliquant à l'étude des principes organisateurs de systèmes de signes, ou langages, ainsi qu'à l'analyse du développement et du rôle de ces systèmes dans la vie des groupes humains. Sous cet aspect, la langue et la linguistique, qui l'étudie, relèvent des principes de la sémiologie. Mais, inversement, l'analyse de quelque système de signes que ce soit ne s'effectuant que par la médiation du langage verbal actualisé dans une langue particulière, la sémiologie n'a pu s'édifier qu'à l'aide d'une conceptualisation induite de la langue. La part de la sémiologie qui traite plus particulièrement des systèmes du texte littéraire est généralement dénommée sous le terme de sémiotique. Sémiologie et sémiotique traitent ainsi des principes même du sens avant toute signification.

Signe: n.masc.; terme de linguistique s'appliquant à la représentation métalinguistique de l'entité constituée d'un signifiant et d'un signifié (Saussure) ou d'une expression et d'un contenu (Hjelmslev) en relation avec une référence extra-linguistique. Sous cet aspect, le signe n'est pas un objet concret; il constitue déjà un modèle analytique du mot qui apparaît dans l'énoncé de la langue.

Signifiant: n.masc.; terme de linguistique désignant, selon Saussure, le plan de la matérialité phonique et/ou graphique du signe, dans la mesure où celui-ci est lié à la transmission d'un concept.

Signifié: n.masc.; terme de linguistique désignant, selon Saussure, le plan de la conceptualité exprimée par le signe; par extension, contenu sémantique d'un signe.

Sociolecte: n.masc.; terme de socio-linguistique qualifiant l'ensemble des pratiques de parole s'écartant de la norme implicite des discours, et propres à un groupe social.

Stéréotype: n.masc.; terme de linguistique et de stylistique désignant le figement progressif et la banalisation de groupes de mots et d'images verbales, qui conduisent à la production de clichés.

Stylistique: n.fém.; terme de linguistique qualifiant à l'étude systématique des procédés d'expression d'un texte littéraire, sous l'angle de leur constitution, de leur efficacité et de leur signification.

Suspension: n.fém.; terme de rhétorique désignant l'interruption brutale du discours sous l'effet d'une influence externe au locuteur, qui en brise la continuité, et, simultanément, arrête le développement de sa pensée.

Synecdoque: n.fém.; terme de rhétorique qualifiant, par l'effet d'une compréhension simultanée codée par le contexte, les procédures d'expression qui homologuent la partie pour le tout, le genre pour l'espèce, ou inversement.

Univocité: n.fém.; terme de mathématique, et, par extension, de linguistique, désignant la correspondance de deux ensembles dans laquelle un élément du premier n'a qu'un homologue et un seul dans le second; et réciproquement. Se dit des éléments du langage qui conservent le même sens dans des emplois différents.

Valeur: n.fém.; terme de linguistique (v.Saussure C.L.G.), distinct du sens et du référent, qui désigne le processus par lequel les signes d'une langue acquièrent dans leur emploi l'aptitude à représenter avec distinctivité, au sein de l'ensemble des termes de la langue, un élément de la réalité extra-linguistique. Désigne, par conséquent, les rapports sémantiques structuraux entretenus par le signe à l'intérieur du système lexical d'une langue, puis, par extension, les mêmes rapports dans l'ordre de la phonologie, de la morphologie, et de la syntaxe.

Virtuème: n.masc.; terme de sémantique componentielle s'appliquant aux unités minimales de signification, ou sèmes, instables, et producteurs d'effets associatifs sous le coup des contraintes du discours ou de l'idiosyncrasie du récepteur.